

Signal



Assaut à l'Est

Dans un ouragan d'explosions et de fumée, fantassins et groupes de choc se lancent à l'assaut.

Cliché de correspondant de guerre - Aériens (PK)

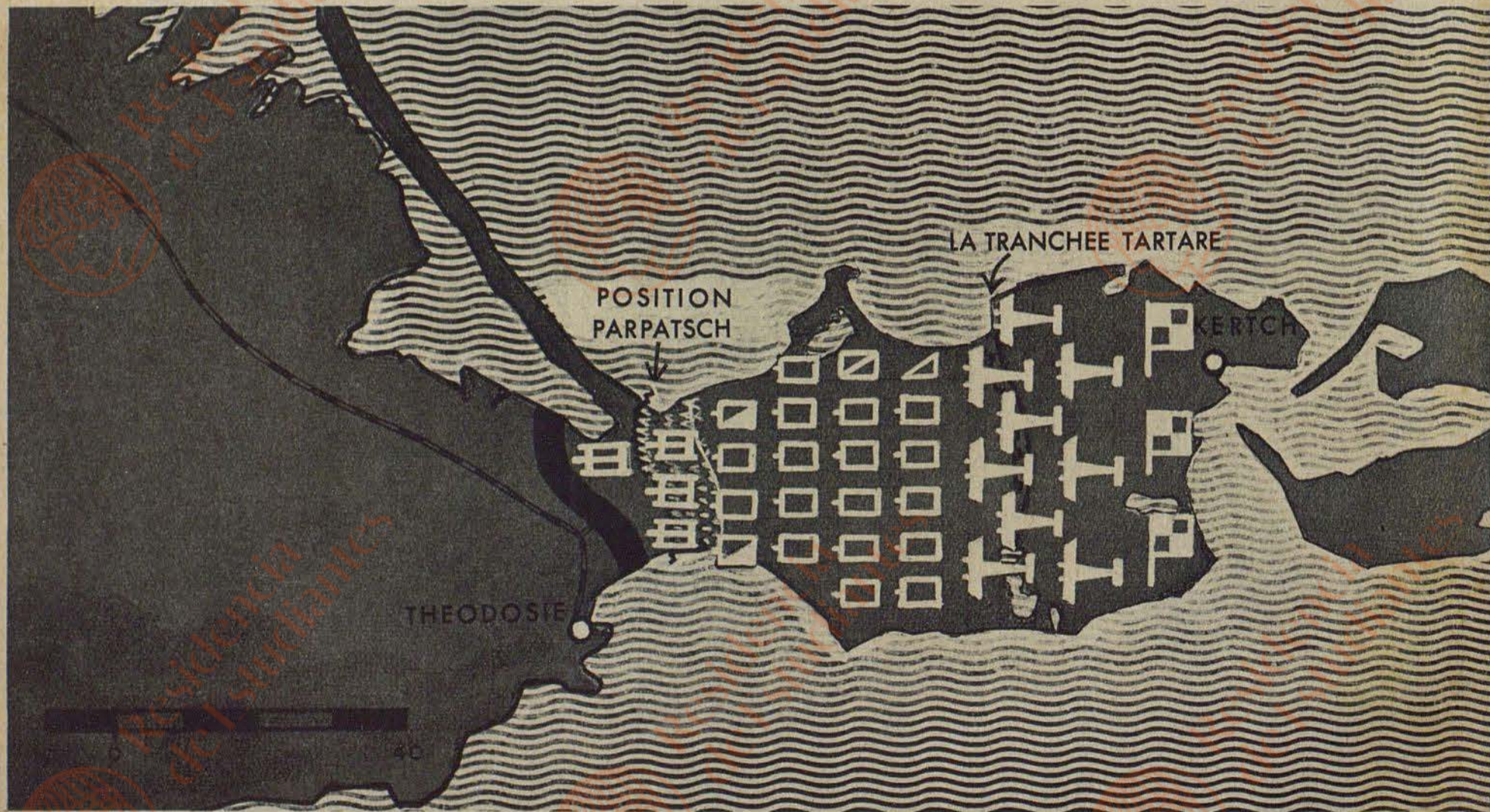
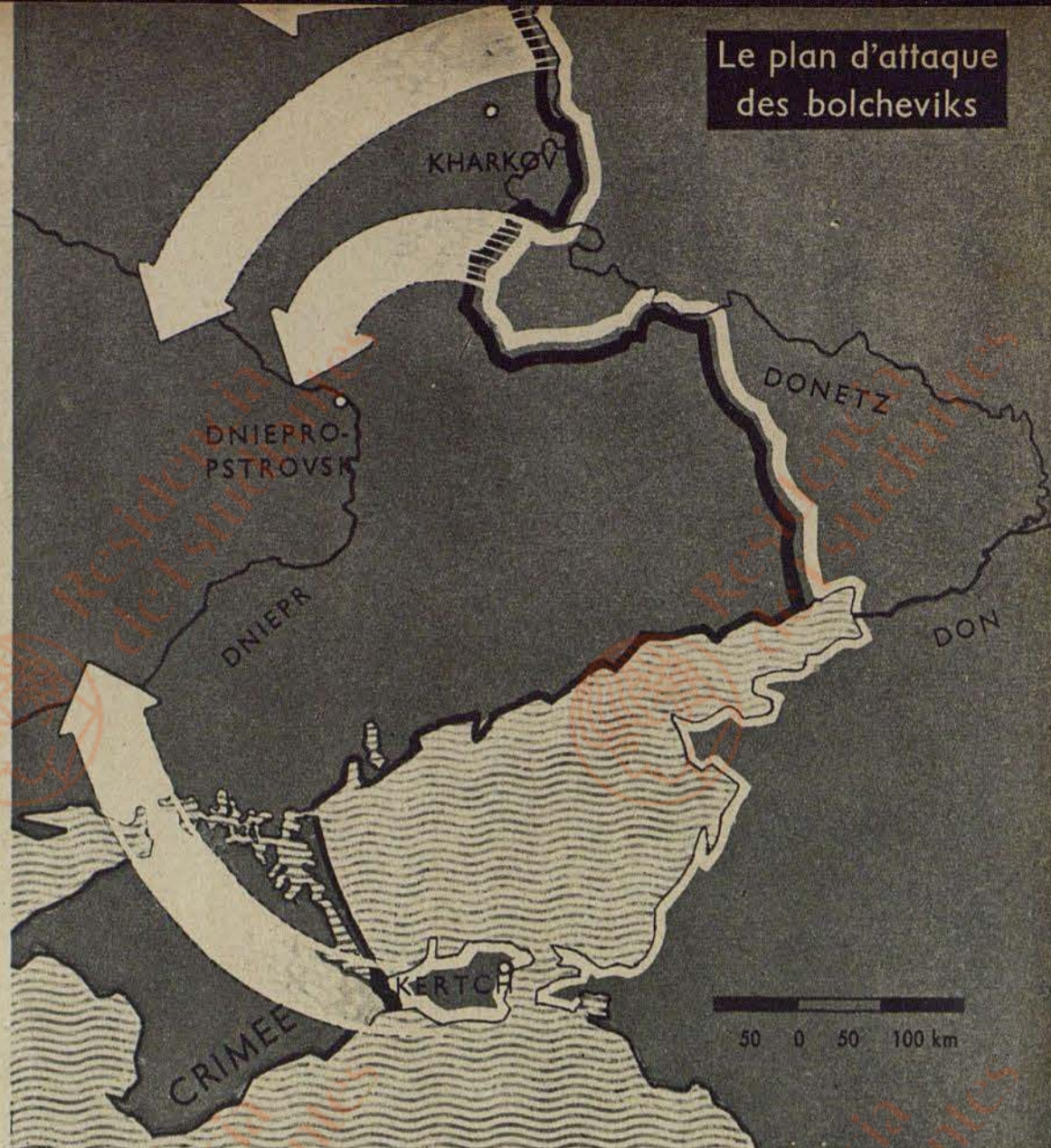
Belgique 2,70 fr. / Bohême-Moravie 2,50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 ore / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 30 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lire / Norvège 50 ore / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 20 lei / Serbie 6 dinars / Saxe 53 kre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2,50 cour. / Turquie 15 kurus / Luxembourg, Stryie méridionale, Marche de l'Est 25 Pl.

LES DEUX GRANDES BATAILLES DE MAI, A L'EST



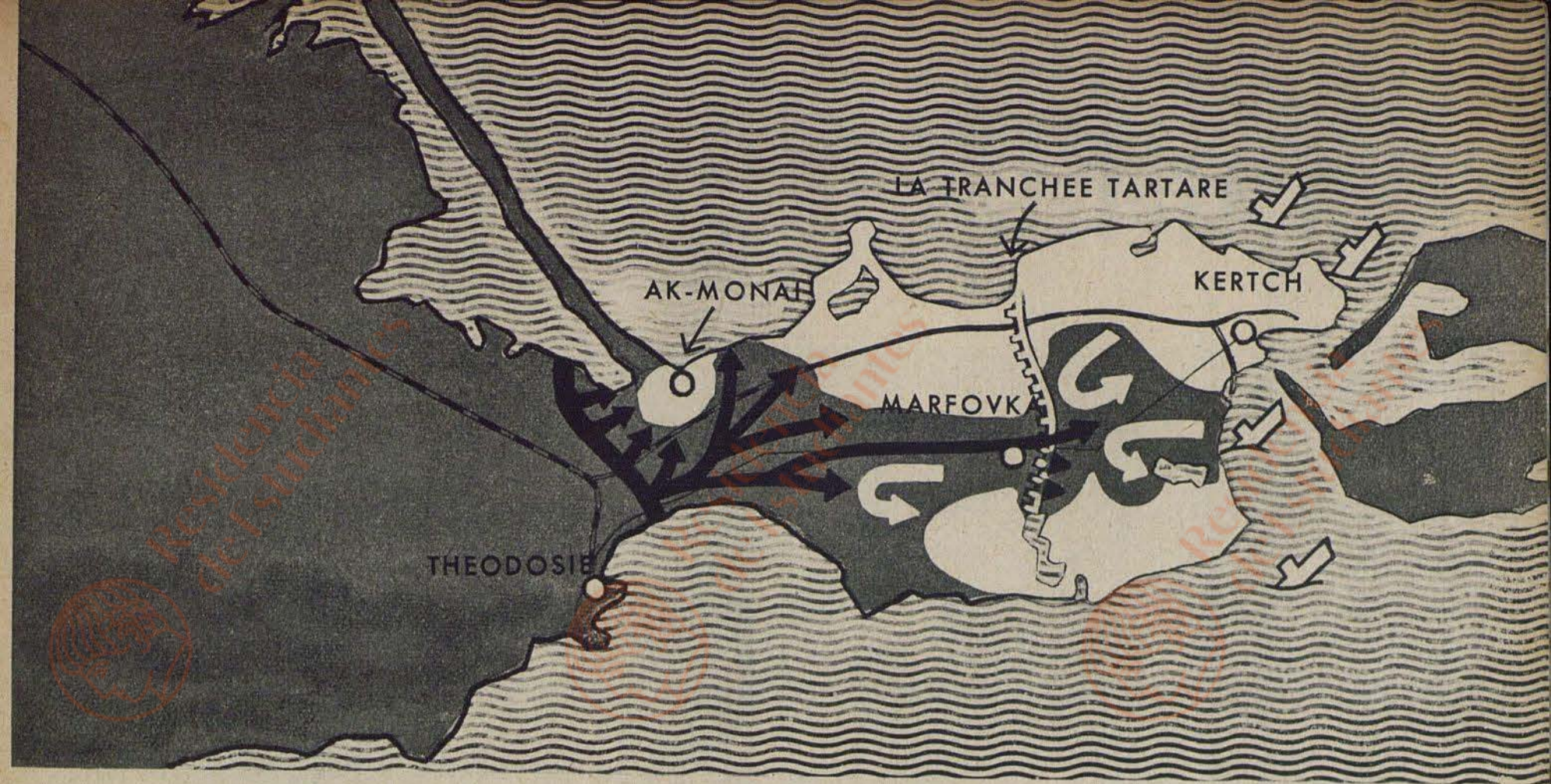
KERTCH

DANS la première bataille de l'année 1942, les divisions allemandes et roumaines, commandées par le général d'armée von Manstein, appuyées par des forces aériennes importantes sous le commandement des généraux d'armée Löhr et Freiherr von Richthofen, réussirent à percer la puissante ligne des fortifications soviétiques dans la presqu'île de Kertch et à anéantir l'armée ennemie en marche. Dans cette bataille, l'adversaire utilisait un système moderne de positions fortifiées, composées de nombreux éléments ramifiés en profondeur. Depuis des semaines son artillerie lourde avait réglé son



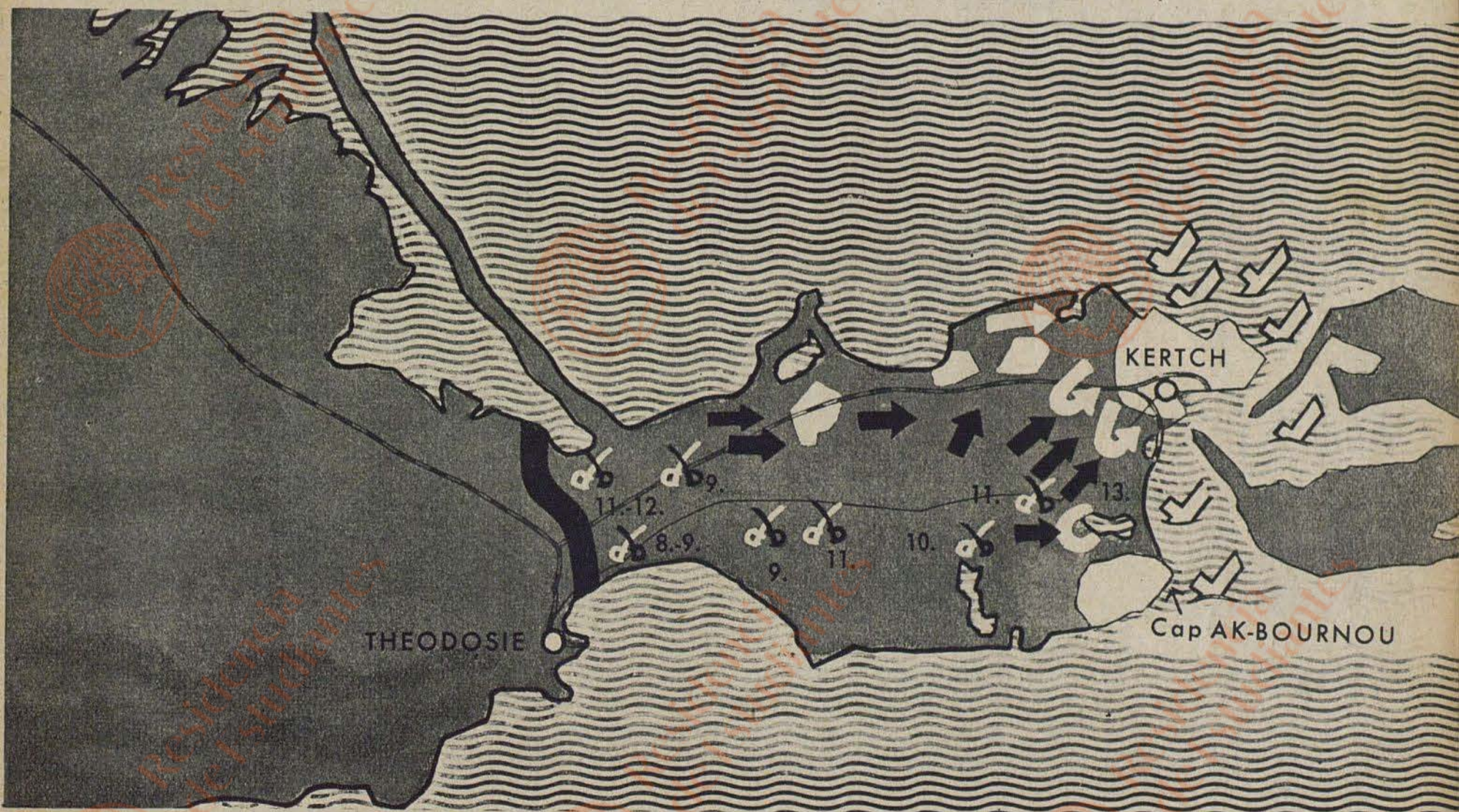
tir et entouré ses lignes d'un barrage sans lacune. L'étroitesse de la presqu'île gênait l'attaque et forçait l'assaillant à faire face à un front fortifié crachant la mitraille et à l'assaillir dans un enfer d'explosions. Les difficultés de l'opération n'ont été vaincues que par la hardiesse du haut commandement allemand dans la conduite des opérations et grâce à la bravoure et à l'élan des troupes allemandes et roumaines.

Sur la presqu'île de Kertch trois armées soviétiques sont en ligne, fortes de 17 divisions et 3 brigades d'infanterie, de 2 divisions de cavalerie et de 4 brigades blindées ainsi que de puissantes formations de bombardement et de chasse. Depuis la fin de février elles multiplient les assauts désespérés, essayant de percer les lignes germano-roumaines sur la presqu'île au nord de Feodosia. Leur but est de reconquérir la Crimée. Dès le début, pour empêcher une contre-attaque les Soviétiques avaient construit des ouvrages fortifiés profonds dont le centre était la position de Parpatsch, qui s'étend du nord au sud de la langue de terre. D'une profondeur de 15 km, pourvue de centaines de casemates, de fortifications de campagne, d'obstacles et de champs de mines elle semblait imprenable... A l'est de la presqu'île, le Fossé des Tartares, datant du temps des Romains, avait été aménagé en position de résistance moderne.



A l'aube du 8 mai après une préparation d'artillerie courte mais violente et des attaques massives des escadrilles de combat et des stukas, les divisions allemandes et roumaines assaillent la position du Parpatsch. La base principale se trouve sur l'aile droite. Dès le premier jour il se forme une poche profonde qui s'élargit, le 9 mai, en une brèche. C'est là que se déroulent les combats décisifs dont dépendra la suite des opérations. Des éléments motorisés de troupes d'élite allemandes et roumaines, se jetant dans la brèche, poussent leur action jusqu'à 25 km. vers l'est, refoulant les contre-attaques opiniâtres des Soviets. Après trois jours de lutte ces

éléments peuvent former deux têtes de pont au sud-est de Marfowka, au delà du Fossé des Tartares. Des unités blindées passant par la percée s'avancent vers le nord. Depuis l'après-midi du 9 mai la pluie tombe et les chemins sont changés en bourbiers. Cependant on atteint après quatre jours de combat la côte nord. Par là, d'importantes forces ennemies sont isolées dans le secteur d'Ak-Monaj. Par les attaques résolues des divisions allemandes venant du sud et des troupes roumaines venant de l'ouest, elles sont cernées de plus près encore. Le 12 mai les ennemis sont exterminés ou faits prisonniers. La deuxième phase de la bataille s'est terminée par une victoire.

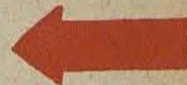


Pendant le nettoyage des secteurs encerclés à l'Ak-Monaj toutes les divisions dont on peut disposer entrent en ligne pour procéder à la poursuite de l'ennemi. Elles poussent devant elles des divisions entières et des régiments soviétiques, les encerclent et les anéantissent. Là où l'ennemi réussit des rassemblements de forces de quelque importance, il essaie des contre-attaques désespérées qui, en certains endroits, sont tenaces mais manquent de direction stratégique et sont pleines d'incohérence. Dans la partie nord du Fossé des Tartares les Soviets lancent dans la bataille des recrues qui n'ont pas encore terminé leur instruction, des bataillons du génie et les élèves de l'école de sous-officiers de Kertch. En vain. C'est seulement entre le Fossé des Tartares et Kertch que l'ennemi pourra entreprendre sa dernière grande contre-offensive. Le 13 mai, se déroulent des combats terribles et des engagements de chars. Malgré leur supériorité numérique, c'est encore la défaite pour les Soviets qui sont rabattus vers le nord-est. Ils sont incapables d'opposer une résistance systématique devant Kertch. Après sept jours de combat les premières troupes alliées en-

trement, par l'ouest, dans la ville, pendant que, venues du sud des troupes germano-roumaines menacent le côté est. Après des luttes acharnées devant des barricades, en pleine ville, Kertch et son port, tombent entre les mains des troupes allemandes, le 15 mai au soir. Sur la presqu'île, au nord-est de Kertch ainsi que dans les forts à l'est de Kap-Ak-Burnu l'ennemi se défend avec le courage et le désespoir pour couvrir la retraite par voie de mer des restes de son armée. Les usines, les maisons et même les cavernes sont transformées en fortins qui doivent être pris d'assaut un à un. Rien que pendant cette phase du combat, l'adversaire a perdu plus de 20.000 prisonniers, et environ 12.000 morts. Des centaines de véhicules de toutes sortes, des pièces d'artillerie et des chars de combat, des milliers de morts et de blessés couvrent les rues et les champs. Devant la côte, des bateaux de tous tonnages ont sombré ou brûlent encore. Le spectacle de la déroute est terrible, pire qu'à Dunkerque. Après les premiers grands combats du début de cette année les Soviets ont perdu: 3 armées avec: 170.000 prisonniers, 1.397 pièces d'artillerie, 284 chars, 323 avions.

KHARKOV

DANS le secteur du front du maréchal von Bock, ce sont les troupes du général von Kleist et du général de corps d'armée Paulus, commandant les troupes blindées, soutenues par des divisions roumaines, sous la conduite du général Corneliu Dragalina, qui, renforcées d'unités hongroises, italiennes, croates et slovaques, refoulent les attaques massives et acharnées des Soviétiques. Elles réussissent à les repousser et prennent à leur tour l'initiative. L'offensive soviétique à grandes visées est plus qu'une défaite, c'est une débâcle lamentable de toutes les armées soviétiques engagées dans la bataille. La fin victorieuse de la bataille de Kharkov a ruiné le dernier espoir des bolcheviks, celui de pouvoir, après dix mois de lutte, prendre enfin l'initiative. La seconde bataille de ce printemps met au grand jour l'énergie indomptable des armées allemandes ainsi que de leurs alliés.



Plan d'attaque des Soviétiques



Brigade blindée soviétique



Division de cavalerie soviétique



Division d'infanterie soviétique



Positions des Allemands et des Alliés avant l'offensive



Positions au moment où l'offensive soviétique est brisée

Le but de la grande offensive soviétique de mai 1942 était l'extermination des troupes allemandes dans le secteur de Kharkov par un encerclement de deux côtés. L'ennemi voulait provoquer l'effondrement de la partie sud du front de l'Est, en poussant une pointe jusqu'au Dniepr après avoir pris possession des centres industriels les plus importants des environs de Kharkov. A cet effet Timochenko avait mis en ligne à l'est d'Isjum une formation massive de toutes ses armées, flanquée de brigades de chars et de divisions de cavalerie. Une autre troupe d'assaut composée d'unités motorisées se tenait prête dans le secteur de St. Salto-Woltschansk. Le 12 mai l'offensive générale russe commence, venant du nord et du sud en même temps. Après des tirs de préparation serrés, des centaines de chars de combat roulent vers les positions allemandes. Ces attaques

énormes durent cinq jours. La bataille fait rage. Non sans avoir subi des pertes sanglantes considérables, l'ennemi put enfin ouvrir quelques brèches. Dans d'autres secteurs les troupes allemandes ont reculé méthodiquement leurs lignes de défense et en occupent d'autres, plus favorables. Le 15 mai on peut déjà assurer que Timochenko ne pourra récolter le fruit de son opération. Il a perdu jusqu'à ce jour 250 chars dont beaucoup sont de construction anglaise. Pendant plusieurs jours les attaques se renouvellent, puis elles perdent leur puissance, leur élan et deviennent de plus en plus incohérentes. Pendant ce temps le haut commandement allemand a pu prendre toutes les mesures nécessaires à la riposte. Le plan de combat du Führer n'est pas de consolider la défense mais de détruire par une contre-offensive presque téméraire, la masse des forces ennemies.

Cette contre-offensive débute le sixième jour après l'attaque monstre de l'ennemi. La mise en ligne rapide des troupes d'attaque, l'établissement des objectifs et la combinaison parfaite de l'action des troupes de terre avec celles de l'aviation sont un chef-d'œuvre de haute stratégie. La coopération avec les chefs d'armée roumains et alliés se fait sans le moindre accroc. Le 17 mai, des troupes motorisées poussent une pointe, du secteur Slawjansk Aleksandrovka vers le nord. Le deuxième jour de combat des unités de chars ont pénétré à 40 km. dans les lignes ennemies. Le Donetz est atteint entre la région au nord de Slawjansk et le sud d'Isjum. Le 22 mai, la bataille atteint son paroxysme. C'est alors que des divisions blindées s'avancent jusqu'au sud de Balakleja et entrent en liaison avec les troupes qui s'y trouvaient déjà. Ainsi trois armées soviétiques sont encerclées. Les essais pour briser l'étreinte sont féroces et désespérés. Le centre en est près de Losowenjka. Dans le coude du Savinzy, des divisions de mitrailleurs et de chars d'assaut soviétiques essaient de faire une brèche dans le cercle d'acier. Mais il est trop tard. C'est seulement le 21 mai, un jour avant que l'encerclément soit complet, que Timochenko interrompt son action. Le gros de ses troupes se trouve encore, à ce moment, au front sud de Karkov et essaiera ensuite, en vain, de battre en retraite en passant le Donetz, au sud-est. Dans le secteur nord-est de Kharkov l'adversaire est vaincu par les attaques de forces blindées allemandes et d'unités d'infanterie. L'ancienne position est reconquise. Ici, entre autres, ce sont des troupes slovaques qui se sont défendues avec succès contre les attaques soviétiques.



○ La poche se resserre (du 24 au 25 mai)
 - - - Les positions avant l'attaque.
 — Les positions après la bataille

Les attaques concentriques des divisions allemandes et roumaines pour rendre l'encerclément encore plus étroit et pour l'anéantissement de l'ennemi commencent le 23 mai. Des troupes hongroises, italiennes et croates prennent part à l'action. Les divisions gagnent du terrain, les secteurs d'attaque deviennent plus restreints et leur puissance de choc augmente. Le 26 mai les unités soviétiques sont en complète débandade. Au lendemain d'une dernière grande tentative de percée qui échoua, les officiers russes ont perdu toute influence sur leurs hommes. Le commandant en chef de la 57^e armée se tue d'une balle de revolver pour éviter d'être fait prisonnier, le commandant en chef de la 6^e armée a péri dans la bataille. Les combats contre des restes dispersés de l'armée soviétique et les opérations de nettoyage du champ de bataille durent encore quelques jours. C'est la fin de 20 divisions d'infanterie, de 7 divisions de cavalerie et de 14 brigades blindées. Le nombre des morts de l'ennemi est de nouveau très élevé par suite de folles tentatives de percée et par les attaques aériennes. 240.000 soldats rouges sont prisonniers, 2.026 canons, 1.249 chars et 538 avions sont détruits ou pris.



La grande contre-attaque. Les armées de Timochenko comprenant plusieurs centaines de mille d'hommes, soutenues par de formidables unités blindées et par l'artillerie lourde, exercent leur pression sur le front allemand, au sud de Kharkov, pour reprendre la grande ville industrielle. L'armée allemande répond par une vaste contre-attaque d'infanterie, qui rejette bientôt sur le gros de l'ennemi ses unités de choc et ses blindés.



Comment l'infanterie allemande a remporté la victoire de Kharkov

La poche s'est fermée sur les trois armées soviétiques. L'ennemi, pressé, n'est plus capable d'un mouvement stratégique. Mais il faut s'attendre de sa part à quelques attaques furieuses et désespérées pour s'écarter de l'enfer des bombes et des obus qui s'abattent sur lui. L'infanterie allemande creuse rapidement des tranchées et y installe ses armes automatiques. Les canons antichars prennent position. Maintenant, l'ennemi peut venir. Clichés du correspondant de guerre Hähle (PK).

LE FORT
TOTLEBEN

PRES DE KERTCH

AVANT L'ATTAQUE...



... PENDANT ...

CLICHES:
LUFTWAFFE

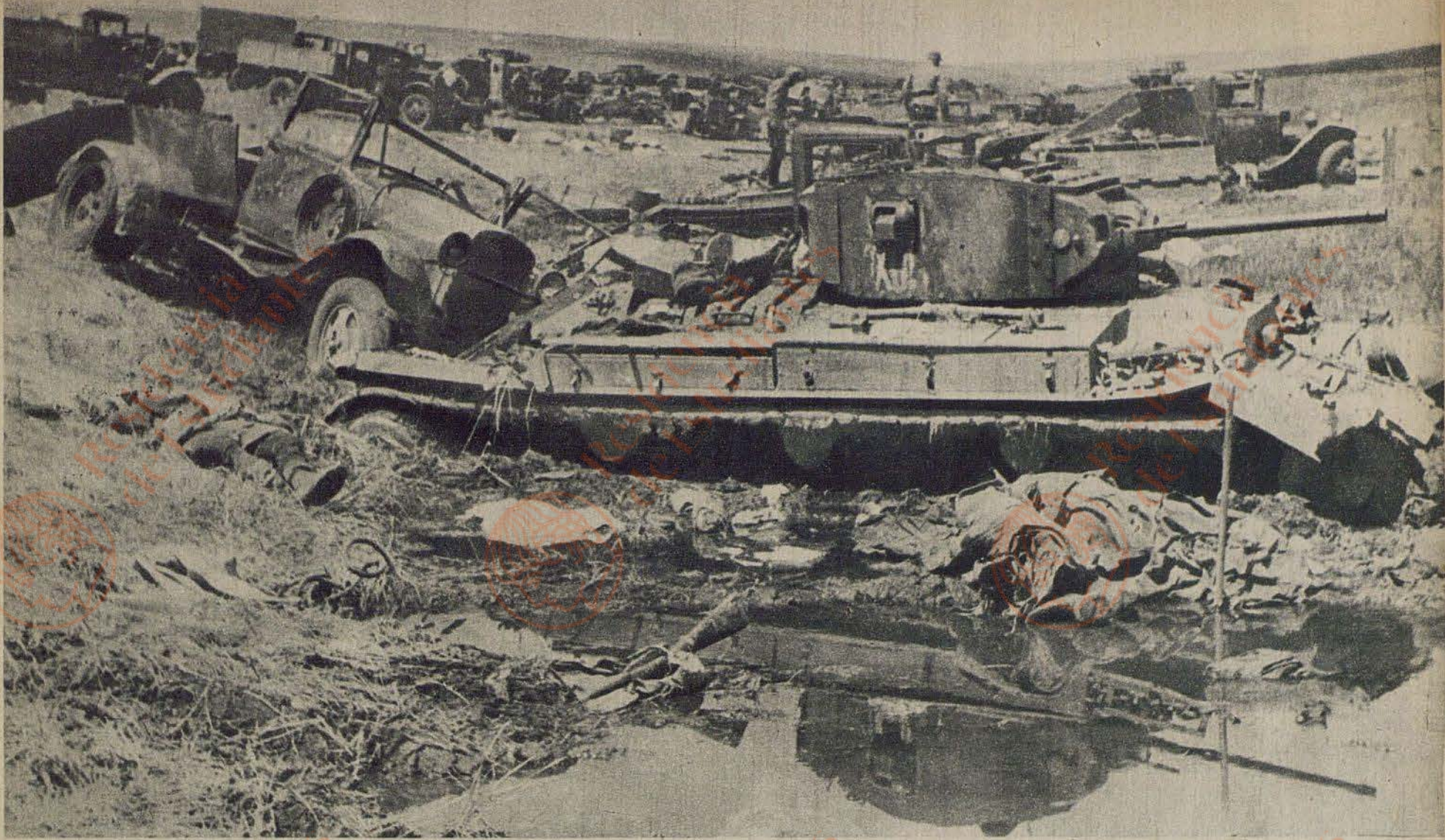
... APRES

→
Les ordres sont
donnés avant
l'attaque.

Cliché du correspondant
de guerre A. Grimm (PK).







Le communiqué soviétique de 24 mai annonçait :
 «Nos troupes ont quitté la presqu'île de Kertch dans
 un ordre parfait et avec tout leur matériel...!»

↑ Anéanti's par l'artillerie et les stukas, des
 véhicules de toutes sortes, parsèment le terrain
 marécageux du front du Dniez. On y trouve
 des chars de fabrication britannique, qui au-
 ront fait un long chemin avant d'être détruits

Un chaos de cadavres et de matériel
 anéanti: tel est le spectacle qu'offre la pla-
 ge de Kertch où les débris des armées bol-
 chéviqnes ont tenté de fuir par le détroit.
 ↓ Clichés du correspondant de guerre Wette



← La route vers l'avant
 Cliché du correspondant de guerre Schröder (PK)

L'Europe, communauté de lutte

DEPUIS des siècles, les peuples européens se reconnaissent déjà comme une communauté culturelle. Le fait que les plus grands maîtres : écrivains, peintres et musiciens, rencontrent sur tout le continent l'accueil et l'hommage des peuples, en est l'expression la plus élevée. Souvent, ces peuples, pressant à quel point ils se complètent les uns les autres, ont su briser les entraves de l'espace et du temps et se tendre la main pour une union féconde. La philosophie grecque, la peinture espagnole, la Renaissance italienne, les mathématiques françaises, le classicisme allemand, toutes ces manifestations sont admirées en Europe comme une tige poussée sur des racines communes, comme l'expression suprême de conditions vitales communes. Mais c'est à notre époque qu'il était réservé de concentrer toutes ses forces culturelles dans une communauté de lutte pour l'existence contre les menaces de destruction. Car les peuples de l'Europe se trouvent devant l'alternative : lutter d'accord ou, séparés, périr. C'est à nous autres, les jeunes, qu'est dévolue la mission des lendemains : dégager l'Europe des luttes intestines entreprises jadis pour son existence et la constituer en une communauté durable. La destinée nous place devant des événements qui confèrent à notre histoire entière sa signification la plus profonde depuis l'apparition du christianisme dans le monde antique. Pour nous, dont la mission sera de travailler à ce géant édifice, il est instructif de comprendre d'abord les éléments du développement spirituel et de vérifier les lois profondes qui déterminent cette remarquable manifestation dans l'histoire de notre époque.

Ces lois pèsent sur les événements et sont l'armature de la communauté nouvelle. On peut les résumer en deux constatations.

D'abord, les forces les plus puissantes sont l'instinct de la conservation et celui du maintien de la race.

Ensuite, l'instinct de la conservation ne se développe que par la lutte, que même l'univers vivant.

L'homme ne peut rien changer à ces lois éternelles. Aucune idéologie, aucune résistance ne peut les modifier. Elles déterminent la lutte pour la vie des individus aussi bien que des peuples et de toute la création, dont le grand philosophe allemand Ernest Krieck, ces dernières années, a si nettement prouvé l'unité.

Établissons donc ceci :

1° Toute plante et tout animal obéissent à l'instinct puissant de la conservation et de la reproduction, et toutes les manifestations de leur vie sont des phénomènes combattifs. Le sol dans lequel les plantes sont enracinées ne contient qu'une quantité limitée d'éléments nutritifs et des myriades de végétaux veulent se développer dans ce sol nourricier. Les uns réussiront à tirer les matières dont ils ont besoin, les autres non ; les uns s'épanouiront, les autres dépériront. Les plus forts croîtront et vivront de l'azote emprunté à la décomposition des plantes mortes restées dans la terre. Car la

L'article suivant, dû à la plume d'un jeune philosophe de Heidelberg, montre à quel point l'idée d'union européenne est enracinée dans la pensée de l'homme et répond à la nature des choses.

vie renaît de la lutte. Le monde végétal et le monde animal sont gouvernés par les mêmes lois. Tout ce qui vit doit lutter. Et l'homme est soumis aux mêmes nécessités.

C'est seulement par la lutte éternelle que l'humanité est devenue grande. C'est par la lutte que s'impose même cette loi naturelle qui se vérifie et se prouve chaque jour et permet au droit de triompher en ce monde. Et jusqu'à ce droit de provoquer une décision par la lutte n'est, du point de vue historique, que l'exercice des possibilités du plus capable. C'est lui qui permet au plus fort d'être, en même temps, le plus intrépide et à l'élu de triompher. C'est lui qui voue à l'anéantissement, avec une logique historique implacable, celui qui est faible de corps et aussi, Dieu merci, l'intellectuel dégénéré.

2° La lutte de la nature n'est jamais menée par un être isolé, mais toujours par des groupes, des tribus, des espèces animales ou végétales, ou des communautés humaines. L'individu, dans cette lutte, est toujours le représentant de son groupe et non une manifestation autonome. C'est un fait que notre notion actuelle de cette lutte vitale nous sépare absolument des conceptions anciennes. L'idéologie libérale de l'individu autonome ne répond pas à la réalité. Autant qu'il soit possible d'observer l'homme, en remontant aux époques préhistoriques, jamais nous ne le voyons seul et, même dans les temps les plus reculés, nous avons des traces de sa vie en groupe. Déjà, son instinct le plus immédiat de conservation et de reproduction l'engage à vivre en communauté d'une génération à l'autre. Nous nous trouvons ainsi en opposition irréfutable avec le libéralisme et avec l'autarcie de l'individu proclamée par lui. En reconnaissant que l'instinct de conservation ne peut trouver son accomplissement victorieux que dans la vie du groupe, nous rencontrons, pour la première fois, un concept fondamental sur lequel nous pouvons ériger la pensée européenne : celui d'une communauté luttant pour son existence.

3° L'importance numérique des unités qui mènent la lutte pour leur existence peut être très différente. Il arrive souvent que l'on constate, surtout dans l'espèce humaine, une expansion, un élargissement d'une de ces réunions primaires en groupes plus importants. La raison dominante en serait la convenance mutuelle dans le dessein d'une possibilité de direction victorieuse. Nous ne pouvons décider si cette raison, consciente ou naturelle, est efficace pour nos considérations.

4° Bien que l'importance des groupements varie, les règles qui conditionnent leur force (a) et leur structure (b) dans le combat pour la vie demeurent immuables :

a) De même que pour la force physique, la force de l'être incluse dans

son groupe ne peut donner son plus haut rendement que par union et concentration. La dispersion, l'éparpillement des efforts dans toutes les directions n'engendrent que faiblesse. Du point de vue historique, l'union et la concentration des forces d'un groupe en lutte sont toujours la condition première d'un progrès. Leur dispersion, par contre, est toujours un signe de décadence. Une loi corollaire s'impose : l'union à l'intérieur engendre la force à l'extérieur et inversement ;

b) Cette union doit être entendue essentiellement comme une unité de direction des forces de la volonté, qui étend ses antennes dans le monde extérieur et qui est issue de l'instinct de conservation. Cette union provoque certaines forces constantes. Elle n'aboutit cependant pas à l'uniformisation des membres du groupe, pas plus que dans l'espèce animale. Elle n'est pas un phénomène conditionné par les principes de structure des éléments chimiques. Le groupe animal se compose d'êtres multiples et différents. La loi de structure d'un tel groupe se trouve ainsi déterminée : des forces différentes se rencontrent et s'unissent pour agir dans une direction unique.

5° Les différences entre les membres ne résident pas seulement dans leur constitution, mais encore dans leur valeur intrinsèque estimée d'après la possibilité d'utilisation de chacun pour la lutte commune. C'est sur ce principe de sélection aristocratique que toute la nature est édifiée.

6° Une autre constatation décisive est la suivante : dans un tel groupement, chaque membre, en particulier, ne dépend pas seulement de l'existence de l'ensemble, mais il participe aussi, immuablement et pour une grande part, à sa force de développement ou à sa décadence. Il ne saurait ainsi mieux servir son propre intérêt qu'en obéissant à l'instinct sûr qui pousse tous les éléments à agir dans l'intérêt du groupe. Le bien commun est aussi le bien de chacun. Le malheur de tous est aussi le malheur de chacun.

7° Le groupe en lutte est plus facile à identifier de l'extérieur que de l'intérieur. C'est par sa périphérie ou par le volume qu'il oppose au danger qu'il se rendra le mieux compte de son unité.

8° L'homme est le seul être vivant à qui Prométhée ait fait don du feu. Lui seul possède, avec sa liberté d'agir et de créer, la possibilité de se forger un destin historique et de développer une forme de communauté adaptée à ses besoins, ce que ni l'animal ni la plante ne peuvent. Il est le groupe de lutte forgé en communauté par l'histoire et par la force créatrice.

Pour ce groupe humain en lutte, devenu par la nature des choses une communauté, les lois de tous les autres groupes vivants sont valables. Il est vrai que, dans la commu-

nauté humaine, elles prennent un caractère plus marqué, parce que l'homme est capable de créer des valeurs intellectuelles. Ce caractère est propre à la communauté humaine et ne se compare à rien.

De ces huit principes fondamentaux des manifestations de la vie dans le règne végétal et animal et surtout dans le règne humain, quelles déductions peut-on tirer pour l'union de l'Europe ?

On peut répondre immédiatement à cette question par une simple phrase : l'Europe est une unité de lutte pour l'existence et, par suite, une communauté de lutte.

Pour la première fois dans les trois derniers millénaires d'histoire européenne, l'Europe a pris réellement conscience d'elle-même. Ces trois millénaires apparaissent tout à coup, dans leurs traits essentiels, comme l'histoire d'un Tout européen. Les politiques de génie, les héros de la guerre et les représentants les plus éminents de la culture, de l'art et de la science, qui, depuis la première Olympiade grecque jusqu'à l'époque actuelle, depuis la bataille de Marathon jusqu'à la bataille actuelle de l'Est, ont conduit et éclairé nos peuples, étaient chacun un élément dans la suite de l'histoire et, malgré leurs différences, chacun était un acteur jouant son rôle sur la scène commune.

On ne se rend compte que lentement d'une telle signification des événements. De même que l'homme a eu besoin d'un développement très long de son histoire pour saisir le rapport entre la procréation et la naissance, de même, pour citer un autre exemple, que la science des valeurs et des caractères nationaux des peuples ne s'est formée que peu à peu, l'Europe, communauté de lutte, n'a pris conscience d'elle-même que par étapes au cours des siècles.

Platon a déjà parlé de l'Europe et, après lui, quelques esprits clairvoyants ont discerné l'idée d'Europe à travers les vicissitudes des nations. A l'heure du plus grand danger, les peuples se sont retrouvés et groupés pour la défense commune, pour se séparer ensuite le danger conjuré et pour se laisser entraîner de nouveau les uns contre les autres.

La notion d'Europe, communauté vitale, répond aujourd'hui à la notion de cet espace continental que nous autres, Européens, nous avons colonisé. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Lorsqu'autrefois la Grèce splendide supportait encore l'Europe sur ses puissantes épaules et défendait héroïquement le temple de l'Europe à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine, sur l'Eurymédon, contre le flot envahisseur de l'étranger, l'espace dans lequel on luttait était aussi restreint que le nombre des défenseurs était faible, en comparaison de l'époque actuelle. La Rome antique, qui prit plus tard en mains le flambeau, offre déjà le spectacle d'une vie beaucoup plus large. Le regard de Scipion, de César et d'Auguste embrassait des espaces européens incomparablement plus riches en



8 et 9, WILHELMPLATZ

AU POSTE DE COMMANDEMENT DU DOCTEUR GOEBBELS, MINISTRE DU REICH

DIMANCHE matin à Berlin. La ville fait la grasse matinée. Elle se repose d'une semaine de 70 heures de travail. Rues abandonnées, tramways à moitié vides ; de-ci, de-là, quelques promeneurs endimanchés ; un groupe de la Jeunesse hitlérienne part pour l'exercice. Les visages des garçons sont jeunes et hâlés. Leurs chants se répercutent dans les quartiers déserts. Au pas cadencé, ils quittent la ville où règne, aujourd'hui, un silence un peu morne mais reposant, si l'on songe à l'agitation et au vacarme des jours ouvrables.

L'activité quotidienne se poursuit seulement dans le quartier des ministères, à côté des banques désertes et des magasins de luxe de la City. Il y a déjà longtemps que la Wilhelmplatz ne connaît plus de dimanches :

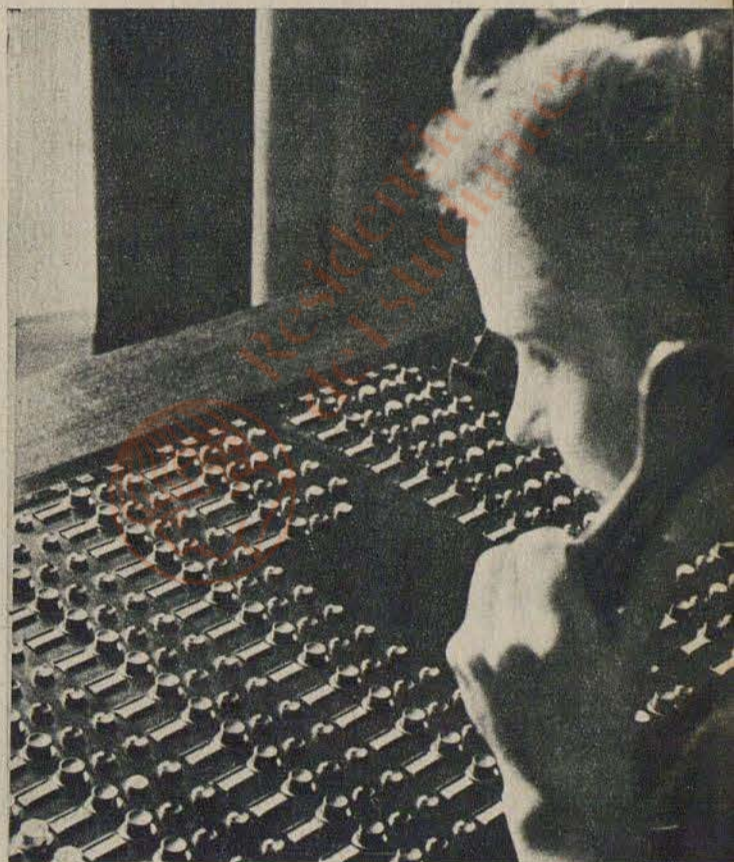
— Trois bonnes années, soupire un concierge en livrée brune. Les jours sont tous pareils et c'est le hasard ou l'ironie qui ont fait imprimer les dimanches en rouge sur le calendrier.

Mais on sait très bien ici que le monde ne s'arrête pas de tourner au bout de six jours. C'est même d'ici qu'il est constamment stimulé. Le dimanche n'a pas stoppé les rotatives et les émetteurs de radio prodiguent leurs nouvelles sur tous les continents. Comme chaque jour, les stukas lancent leurs bombes et des regards aigus surveillent l'Atlantique. De même, la lutte quotidienne des esprits continue sans répit. Voire, une nouvelle bataille commence aujourd'hui.

En contemplant ce palais blanc, 8 et 9, Wilhelmplatz, l'étranger non averti ne se rendrait peut-être pas compte du rythme de travail et d'activité que le maître de la maison apporta avec lui, le



En pleine nuit, un planton remet au ministre des télégrammes et des informations importantes.



Dans l'antichambre, le central téléphonique avec des centaines de communications immédiates.



Dimanche matin, 9 h. 30.
Wilhelmplatz.

Befuchsliste für Reichsminister Dr. Goebbels

am ~~13. März~~ 1941

Name und Titel:	Zweck der
General Student	
Gauleiter Bohle	
Furtwängler	
Japanische Journalisten	
Tagung Propagandaleiter	

L'horaire entre 11 et 11 heures.

Un geste de la main et le docteur Goebbels peut, à l'aide de cette installation technique ultra-moderne, interrompre l'émission de la radio allemande et parler lui-même à tous les auditeurs.



L'huissier à livrée marron qui, autrefois, introduisait les visiteurs officiels, travaille maintenant dans une usine d'armements.

13 mars 1933, s'il ne remarquait la longue file de petites voitures démodées, de toutes marques et de toutes couleurs, qui stationnent aux abords, même le dimanche matin, de bonne heure.

Ce petit château rêveur qui se range parmi les plus beaux édifices de la capitale du Reich est devenu, sous la direction du Dr Goebbels, un des ministères les plus modernes du monde. Les efforts des autres Etats pour imiter l'action de cette maison et reproduire, pour leur compte, son effet sur l'opinion n'ont été, à peu de chose près, que des tentatives manquées.

Ici, on sent, jour et nuit, battre le pouls du monde. Déjà en temps de paix, les augures essayaient de prédire, à des signes « infallibles », si des



Même si le Dr. Goebbels doit s'absenter de Berlin, la communication directe avec son ministère n'est pas interrompue. Documents et dossiers le suivent par un courrier spécial.

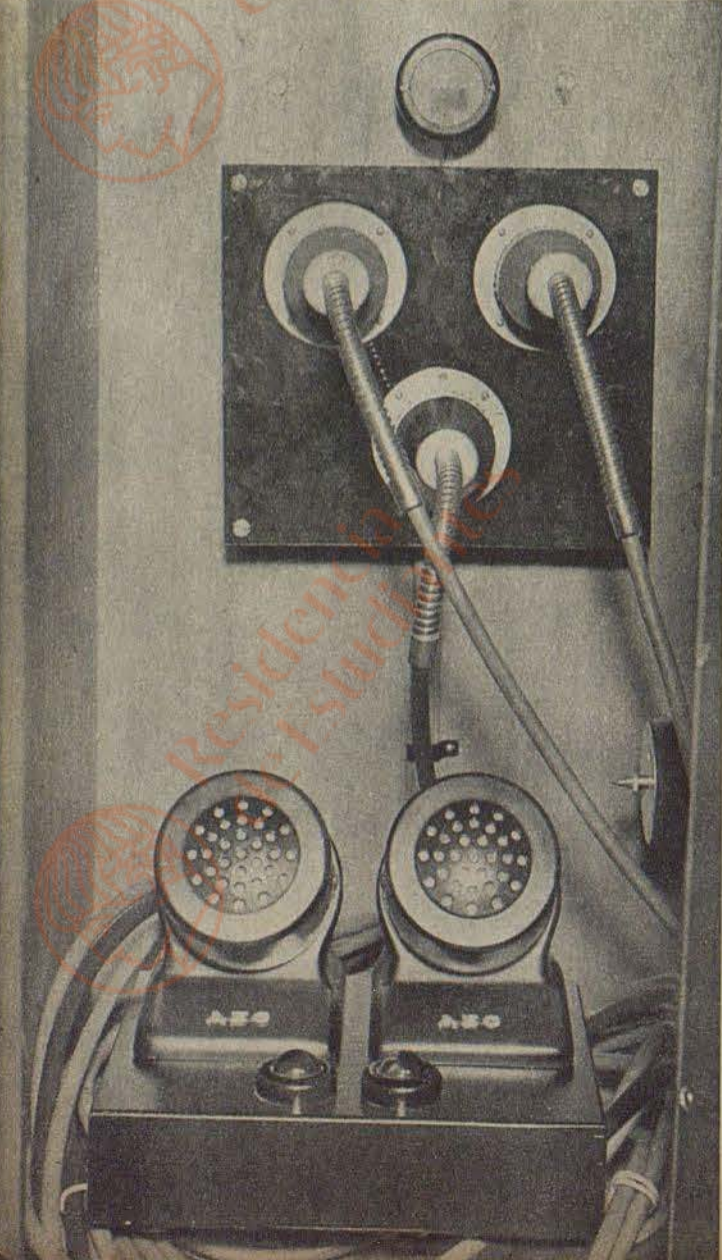
nuages obscurcissaient l'horizon politique. En temps de guerre, sur la Wilhelmplatz, les passants, curieux de soulever le voile qui cache depuis toujours le mystère de cette activité, regardent avec un sentiment mêlé de respect les fenêtres du Führer ou du ministère de la Propagande.

Quand le Führer se trouve à son quartier général ou quand, pendant des moments de calme, il se retire au Berghof, la curiosité des visiteurs quotidiens — soldats de passage ou permissionnaires — se porte sur le ministère de la Propagande. Un journaliste étranger l'a constaté récemment : on décèle toujours certains signes de la situation politique et militaire quand les journaux — comme il est parfois nécessaire — ont reçu l'ordre de garder le silence. La veille d'événements, la Wilhelmplatz est plongée dans une atmosphère « excitante ». Le temps qui précède l'éclair est lourd. On a l'impression que les secrets vont jaillir des coffres-forts et des cabinets de travail des ministres, secrétaires d'Etat et de leur entourage.

Ils semblent s'échapper par les fenêtres et s'émietter sur la place même où des curieux espèrent pouvoir en attraper une brîbe. C'était ainsi pendant les derniers jours d'août 1939 ; ce fut le cas le 5 avril 1941, quand commença la guerre dans les Balkans, et à beaucoup d'autres occasions.

Un agent de ville en manteau blanc, blond et élancé comme un héros de la légende germanique, fait, depuis des années, partie de la Wilhelmplatz. Siegfried est le flic le plus populaire de Berlin. Il connaît personnellement tous les ministres et tous les grands de l'Etat et de l'armée. Journalistes, diplomates, employés de toutes classes le harcèlent de questions. Témoin de l'éternel va-et-vient du quartier, il sait beaucoup de choses ; mais, conscient de son importance, il ne parle qu'au moment voulu. C'est un propagandiste qui convient à la Wilhelmplatz.

Un kiosque, sur la place, vend des cartes postales et des souvenirs de Berlin. Ici, le visiteur peut pénétrer dans le privé des ministres. On y voit Edda, la petite fille du maréchal Goering, jouer avec un jeune lion ou faire du cheval sur les épaules du père radieux. On y trouve le Dr Goeb-



Abjender: Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda, Ministerbüro.

Durch Eilboten.

~~Herrn Reichsminister Dr. Goebbels~~

Führerhauptquartier
Durch Kurier!

Ministerpost

beachten: Vervielfachen Sie die Beschriftung.

Städteamt ab Berlin am 14. April 1941

Reg. Nr. 319



Un bureau sans dossiers

bels entouré de sa famille. Ce ministre, qui proclame que les enfants sont une nécessité et une vertu nationales, en a lui-même sept. C'est la famille la plus nombreuse parmi les ministres, à l'exception de celle du ministre des Finances, le comte Schwerin von Krosigk, qui a huit enfants.

L'activité officielle ne commence qu'à 11 heures ; pourtant, tous les matins, à 9 heures précises, le Dr Goebbels arrive dans sa petite voiture. Des solliciteurs arrêtent le ministre, au passage et, bien que son emploi du temps soit réglé à la minute, il trouve souvent le temps d'écouter les doléances d'un inconnu qui se croit traité avec injustice.

Jusqu'à l'après-midi, la chaîne des conférences, séances et débats se prolonge. Presque à la minute près, les visiteurs importants, comités, ministres, généraux, artistes, gens de presse — la plupart en uniforme, parfois en civil — défilent par la grande entrée que

surmonte, l'emblème national-socialiste en fer. Un huissier en livrée brune au col de velours accueille les visiteurs. Aux étrangers, il peut adresser la parole dans leur langue : il connaît les principales. En général, un contrôle sévère est effectué à l'entrée. Mais l'huissier a de l'expérience : il connaît des centaines de personnalités de la vie publique, Allemands comme étrangers.

Au cours des années, le ministère de la Propagande est devenu comme un gigantesque institut. Il représente une autorité politique de tout premier ordre, qui atteint et qui touche tous les domaines de la vie publique et même parfois — pour le bien de chacun — la vie privée.

La Wilhelmplatz n'est plus assez grande pour ses innombrables bureaux. Ils sont répartis dans la ville entière et même jusqu'en banlieue. On s'en rendra compte si l'on pense que rien

que la Chambre de Culture du Reich, autorité compétente pour toutes créations culturelles en Allemagne, compte environ 800.000 employés et un vaste réseau d'appareils aboutissant au ministère de la Propagande. Depuis la fondation du ministère, on a, malgré l'immense travail, rejeté toutes les routines bureaucratiques et tous les gaspillages, à commencer par la pape-rasse. Encore une innovation de cette maison : elle a renoncé au rond-de-cuirisme et se sert des dernières trouvailles de la technique. Un gros dossier vaut moins que téléphone, télégraphe ou radio. La vitesse est une condition primordiale dans un ministère dont la tâche est de guider le peuple dans sa politique, dans son esprit et dans sa morale. Et, pour cela, presse et radio sont les instruments les plus utiles.

Tous les matins, vers 11 heures, la file des voitures s'allonge sur la Wilhelmplatz. Fonctionnaires du gouvernement et du parti, officiers de

l'armée et employés politiques affluent à la conférence du ministre. Les grosses Mercedes et les Horch du temps de paix ont disparu. La petite voiture populaire prévaut. Des courriers arrivent en motocyclette, revêtus de longs imperméables gris. De vieux messagers, des écoliers et des femmes de tout âge apportent des serviettes scellées. La foule des curieux suit avec intérêt les affaires du gouvernement. Des officiers du quartier général franchissent le portail d'un pas rapide. Une voiture de la Radio allemande s'arrête devant l'entrée.

Le Dr Goebbels préside en personne la conférence quotidienne. Des centaines de télégrammes, nouvelles de l'étranger, nouvelles de la presse, communiqués mensongers de la radio ennemie, reportages sur la situation dans le Reich et les territoires occupés, textes de lois, suggestions des autres ministères et situation du front fournissent la matière quotidienne sur

L'Europe, communauté de lutte

Suite de la page 12

terre et en hommes que ne l'avaient fait autrefois les regards de Miltiade, de Thémistocle, de Léonidas et de Cimon. L'administration romaine et la nécessité d'expansion germanique reculèrent considérablement les limites de l'Europe. Mais dans toutes les étapes successives de ce développement et dans celles qui ont suivi, on distingue toujours le souci instinctif des générations de maintenir entre les espaces et les valeurs biologiques un équilibre permettant d'assurer les conditions de la lutte vitale. Cet équilibre fut autrefois l'œuvre de la Grèce. Il est, aujourd'hui, celle de tout le continent que nous considérons, à bon droit, comme notre espace vital, après que nos peuples ont su le conquérir par l'estoc et par le soc.

L'Europe des antiquités grecque et romaine représente déjà des communautés de lutte. Cependant, malgré de grandes époques d'union, elle en revint souvent à fomenter des factions en lutte entre elles. C'était fatal et nécessaire pour un heureux développement des éléments nationaux.

Aujourd'hui, pour la première fois, nous avons atteint l'étape de l'union consciente. Un devoir s'impose à nous : tirer de cette connaissance de l'unité européenne les conséquences qui mettront fin pour toujours aux guerres civiles du passé et qui permettront d'ordonner la substance commune pour un avenir commun. Ceci ne revient pas à dire qu'une époque de pacifisme va commencer pour l'Europe, mais que la volonté combattive des Européens ne se dépensera plus en querelles intestines. Elle s'efforcera de réaliser des fins communes et, avant tout, de créer pour les œuvres de la paix, de l'éducation, de l'économie, des arts, du sport et d'autres activités, un champ d'action infini et vraiment « positif ».

Pour nous tous, membres de la communauté européenne, qui sommes appelés à jouer un rôle historique en réalisant cette œuvre, il importe, au delà de tous les mirages, que nous obéissions aux lois, règles absolues de toute manifestation de vie. Cette obéissance décide de la réussite de nos efforts.

Il en résulte ceci :

1^o Les peuples européens mèneront désormais en commun la lutte pour leur existence. Ils ne pourront vaincre ou périr qu'en commun. Il est impossible de repousser cette réalité. Même les milieux intellectuels de Zurich sont obligés de l'admettre. Le développement intérieur des conditions de l'Europe, aussi bien que les événements qui se déroulent dans l'histoire du reste du monde, ont atteint, pour l'Europe, ce point de maturité auquel il faut tirer toutes les conséquences de cette union, sans quoi une communauté de lutte ne peut triompher, sans quoi elle est condamnée à l'éparpillement, à la faiblesse et à la ruine. La Finlande nous en a donné un exemple vraiment héroïque : malgré une résistance fanatique, elle était perdue si l'ensemble de l'Europe n'avait pas entrepris la lutte contre l'ennemi commun et ne l'avait sauvée.

Les peuples de notre continent sont, aujourd'hui, une communauté de lutte

dans le sens le plus élevé du mot. Et le premier objectif de notre travail en commun doit être que l'Europe, après la fin victorieuse de cette guerre, ne soit plus morcelée, mais, au contraire, affirme encore davantage son unité par un échange fécond de ses forces. Les fruits que nous récolterons de cette collaboration profiteront à tous nos peuples. Si nous échouons, les lois naturelles qui régissent l'histoire du monde s'abattront durement sur nous et nous frapperont impitoyablement, comme elles ont frappé, de tous temps, les faibles engagés dans la lutte.

2^o La communauté de lutte européenne tire aussi ses forces de deux pôles, en quelque sorte magnétiques : de son ensemble et de ses membres. Elle ne sera pas un système de pièces détachées uniformes et de particularités qui se sont trouvées, d'aventure, agissant en commun dans l'ordre européen. Le Tout européen ne peut prospérer que grâce à l'épanouissement des nationalités qui le composent, c'est-à-dire des peuples de notre continent. C'est dans la richesse variée de ses valeurs culturelles que nous voyons d'abord la plus belle représentation de sa plénitude interne.

L'influence du second pôle n'est pas moins décisive : c'est l'existence même du Tout, c'est l'existence de l'Europe. Et c'est de la tension entre les deux pôles que se forme l'idée de la communauté européenne.

3^o A l'égard de la lutte en commun de l'union européenne, nous adopterons pour l'accomplissement des lois naturelles de lutte, en face de toutes les manifestations européennes, une certaine position fondamentale. Nous considérons comme positives ces forces qui tendent à l'union européenne, qui sont le support de l'ensemble de la force européenne et qui la développent. Nous considérons comme négatifs tous les courants qui tendent à l'éparpillement et, par là, menacent de faire périr tous ceux qui sont engagés dans la lutte en commun. L'union seule est source de la vie et de son maintien. Aujourd'hui, face à l'Est et au monstre rouge de Moscou, tous les Européens doivent appliquer les lois du développement des forces des unités en lutte. Seule l'union à l'intérieur peut apporter une force durable vers l'extérieur.

4^o Il existe des différences entre les hommes. Elles répondent à la sélection aristocratique fondamentale de la nature. Le penseur espagnol bien connu Castro-Rial en a établi magistralement la hiérarchie dans sa conception de la Phalange et c'est un phénomène général dans la vie intérieure des peuples. Ces différences ont pour effet que, dans la conscience de l'unité européenne, exactement comme en face de tout autre idée, la réaction des hommes n'est jamais la même.

Il faut distinguer ici trois groupes :

- a) Ceux qui comprennent et défendent cette vérité dans toute sa clarté ;
- b) Ceux qui s'y opposent ;
- c) La masse des peuples dont l'opinion est déterminée par leurs éléments dirigeants.

5^o Nous avons dit précédemment que l'homme, à l'encontre des autres êtres

vivants, dispose de son libre arbitre et de ses facultés créatrices et que, par là, une forme particulière de l'unité de lutte lui est propre : celle de la communauté. Le libre arbitre permet de constituer et d'éduquer la volonté des peuples. Mais la force créatrice permet aux élus d'indiquer la bonne route à la masse incertaine et de communiquer à la volonté de millions d'êtres le dessein le mieux approprié et le plus utile pour rendre efficace la lutte en commun. La mission formidable de ceux qui sont les piliers de l'union européenne est ainsi déterminée dans chaque peuple en particulier : cette mission consiste à éduquer dans le sens de l'Europe, à former les esprits dans l'affirmation d'une volonté commune de lutte.

6^o Nous savons que différents milieux sociaux sans idéal n'éprouvent que de l'indifférence à la pensée de l'Europe comme en face de toutes les grandes idées. Les appels en faveur d'une union européenne ne s'en feront entendre que plus vivement pour rassembler les forces du présent dont l'instinct est sûr. L'Europe, ainsi, choisira ceux qui, par leurs facultés, sont les représentants les mieux qualifiés de sa capacité d'union. Ainsi le veut l'éternel processus des solutions naturelles.

7^o L'heure viendra où la communauté de lutte européenne sera reconnue, dans ses droits et dans ses devoirs, aussi universellement que les dogmes religieux à l'époque de leurs triomphes.

Aujourd'hui, à l'instant de son épanouissement révolutionnaire, nous pouvons dénombrer, dans la lutte engagée, les forces qui l'alimentent et qui, par là, sont appelées à mener l'Europe.

Ce sont elles qui permettront l'ascension d'hommes, ayant non seulement l'amour de leur propre peuple, mais cultivant et représentant aussi tout ce qui forme et maintient la communauté. Cette sélection ne consiste pas en un tri de natures indéfinies et vaguement « surnationales ». Ce sont des nationalistes passionnés qui se sont décidés pour l'Europe, au nom de la volonté de leur peuple. La guerre est désormais l'examen, l'épreuve de résistance imposée par la nature. Avant la grande ère de communauté dans la paix, elle juge les peuples à leur mesure.

Nous avons établi par là quelques-uns des grands rapports entre les lois naturelles et l'union européenne.

Durant la guerre mondiale, il existait aussi des lois auxquelles les adversaires se sentaient réciproquement soumis. Dans la lutte contre le bolchevisme, ce ne sont plus les mêmes. C'est uniquement la force brutale qui domine, sans merci et sans recours.

Ce phénomène que nous avons subi si durement durant des mois, depuis un an, depuis le 22 juin 1941, a remis notre pensée et nos actes en face de la réalité et des grandes lois éternelles de la nature.

Puisse l'avenir ne jamais oublier cette leçon, puisse la postérité savoir pour toujours quel a été le sens de la destinée pour nous autres, Européens vivants : c'est que, dans les luttes éternelles de la nature comme dans la lutte des hommes, l'opiniâtreté et la force décident seuls en dernier lieu. Et, d'abord, la jeunesse européenne, dans l'acquisition de ses connaissances et de son savoir, ne

devra jamais perdre de vue l'importance dominante de ces forces de la nature. C'est justement pour elle que vaut, plus que jamais, ce que jadis formula Nietzsche : « Béni soit ce qui rend dur ! »

Les représentants de la communauté de lutte européenne ont mission de cultiver d'autant plus ses vertus que, dans les temps à venir, il faudra compter sur de grands événements qui, déjà, se dessinent à l'horizon.

Notre allié, le Japon, se trouve devant une mission analogue dans sa lutte pour une communauté vitale de la Grande Asie. Un nouveau monde se cristallise sous nos yeux, autour des deux communautés de lutte des puissances du Pacte tripartite.

Au cours de milliers d'années, l'homme, dans sa lutte, s'est lentement élevé au-dessus de l'animal. Pour créer ensuite les instruments les plus simples, pour dominer le feu mis au service de sa lutte pour la vie, il lui a fallu encore un temps très long. Jusqu'au début de l'ère actuelle, il n'avait réussi qu'à utiliser directement les ressources du milieu qui lui étaient offertes par les plantes ou par les animaux. C'est depuis un temps relativement court qu'il a réussi à extraire l'énergie des minéraux, du pétrole et du charbon, et à utiliser « techniquement », par la machine à vapeur et l'électricité, des forces inconnues de la nature. C'est alors seulement que l'homme a vraiment pris possession de la terre et s'est positivement révélé tous les concepts du temps et de l'espace. Un nouvel élan a été donné aux peuples jeunes par la création nécessaire de matières premières offrant toujours de nouvelles sources d'énergies.

Ainsi nous autres, Européens, nous trouvons nous devant un monde nouveau promettant de formidables transformations, dans lequel les désastres et les naissances s'accompliront d'une manière inconnue jusqu'alors. L'esprit prométhéen de l'humanité saura utiliser des moyens techniques insoupçonnés pour le maintien de son existence.

Au milieu des orages, pénétrés du sentiment de notre mission et de la foi en notre propre puissance, nous voulons demeurer fermement attachés aux lois éternelles pour édifier la communauté européenne. Elle doit englober tous les peuples européens arrivés à maturité, protéger leur existence, accroître le standard de vie de millions d'êtres et, de plus, groupant toutes les capacités et toutes les forces de nos peuples, voir mûrir les fruits que peut seule produire une collaboration européenne.

Souhaitons que, sur ces bases communes, comme une impérissable lumière dont le rayonnement créateur s'étend sur toutes les activités, comme le plus noble remède à tous les maux, comme une lueur magique sur les suprêmes hauteurs, brille notre art européen.

Nous sommes prêts à former la grande famille des peuples européens en une communauté durable, grâce à laquelle leur lutte sera conduite avec succès. Et nous voulons non seulement former, maintenir et fortifier cette communauté, mais encore remplir victorieusement son unique mission culturelle sur cette terre.

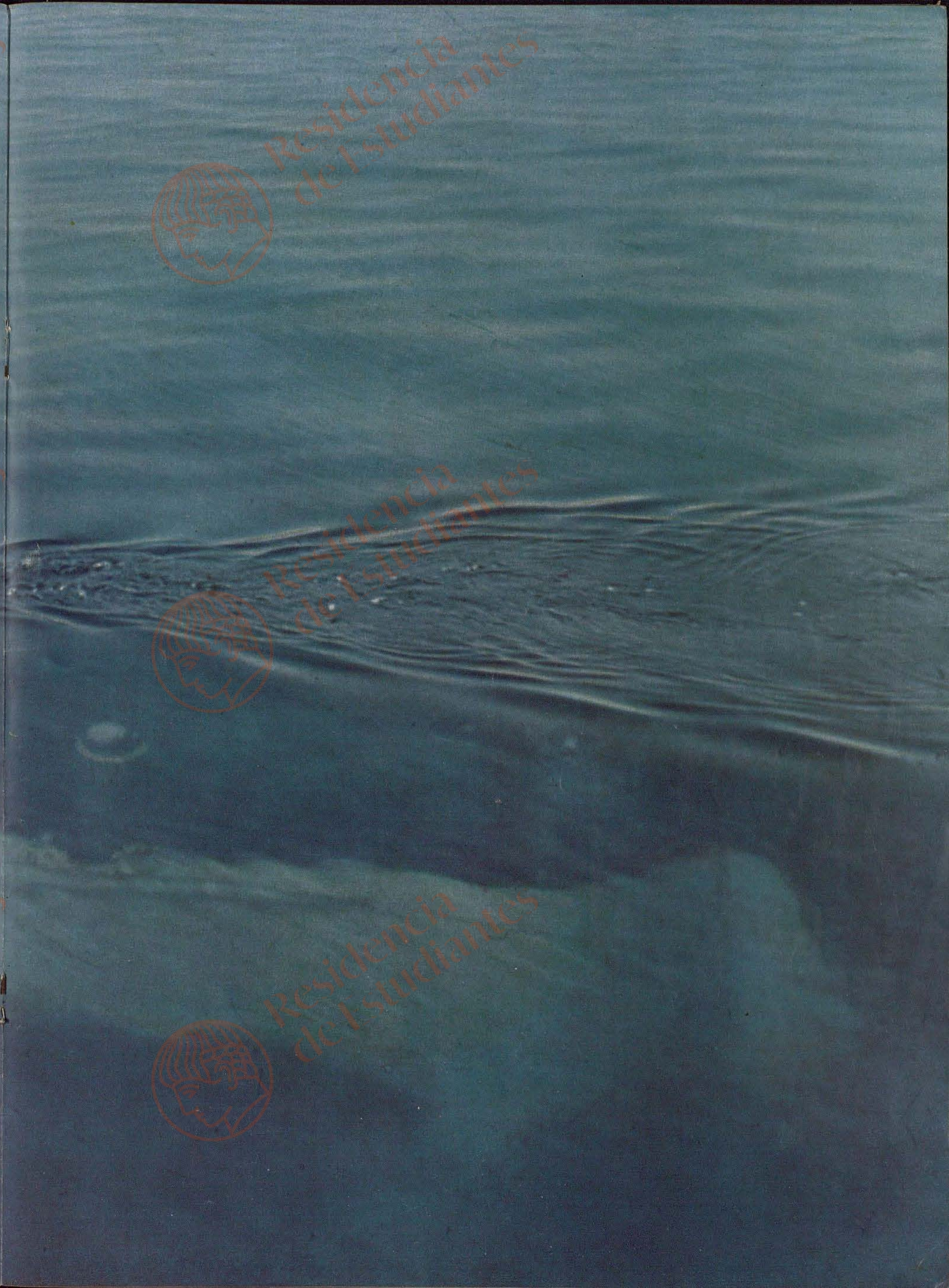
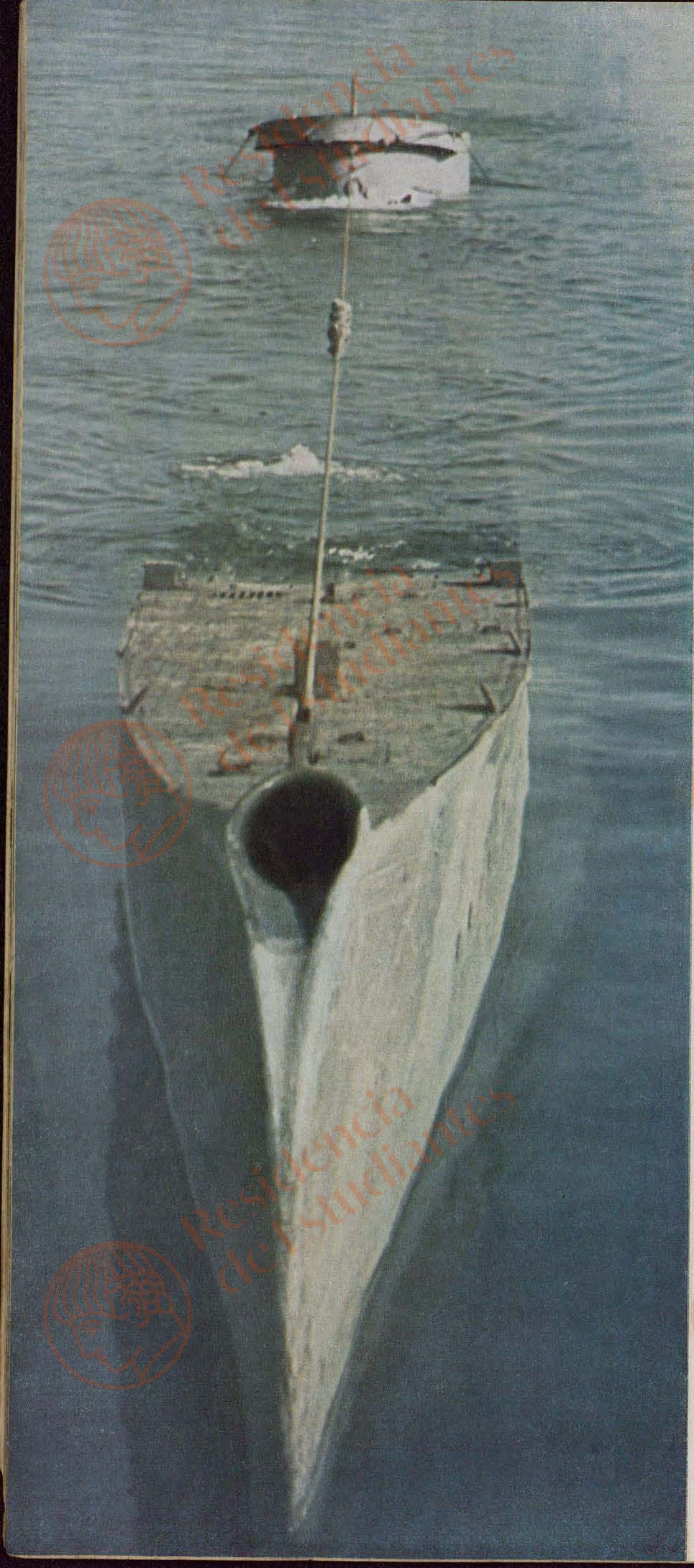
Dr Hans Bähr.

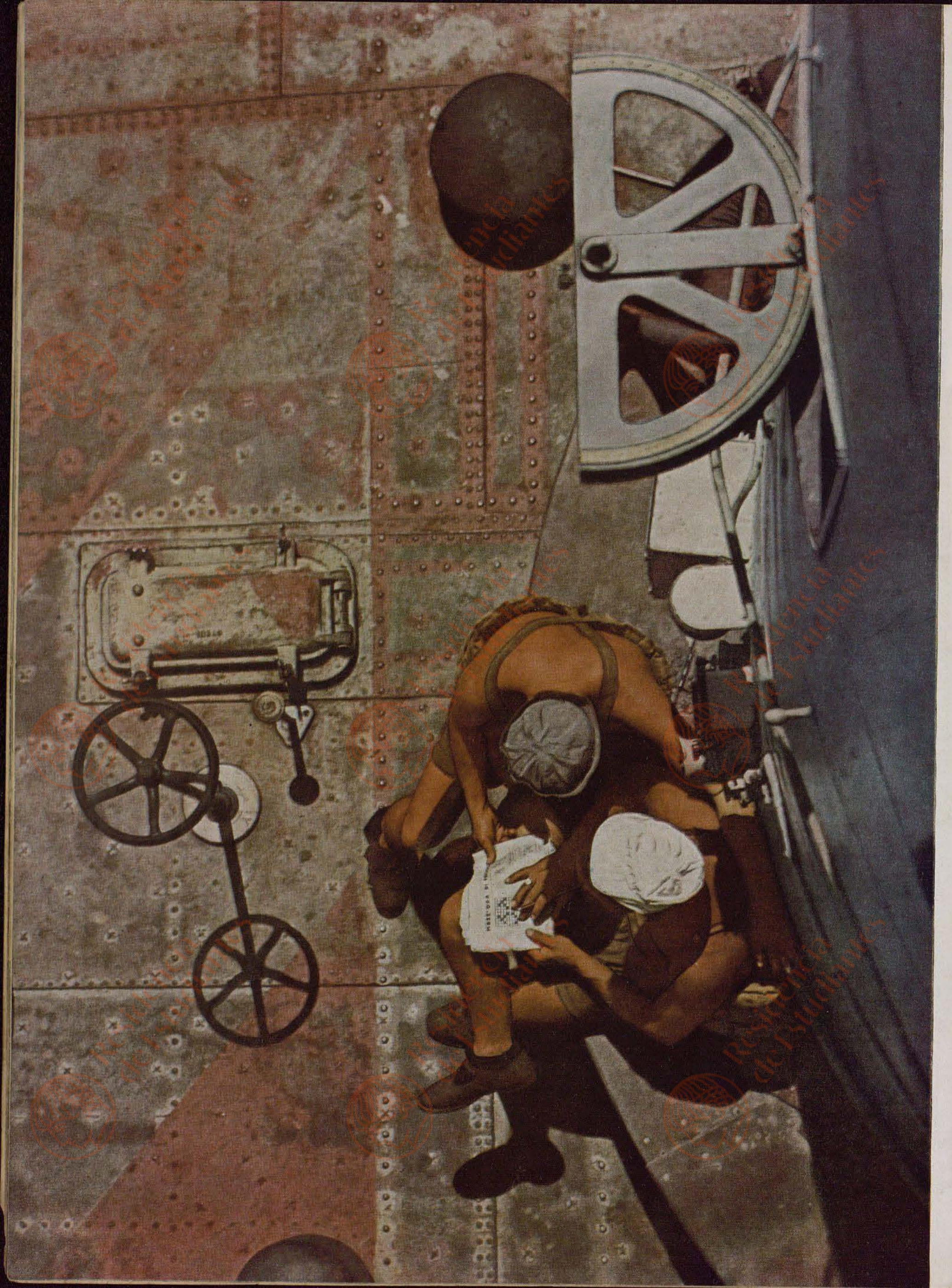


«Trois rata's» rapporte laconiquement le pilote slovaque, vainqueur
Cliché du correspondant de guerre Fredersdorf (PK)

Plongée d'essai dans une baie tranquille d'une île de la Méditerranée.
Cliché du correspondant de guerre: Brennecke (PK)







LES CINQ DU CHAR 11

Cinq têtes, un cerveau

QU'EST-CE qu'un char blindé au premier abord? Un monstre énorme, antidéluvien, cuirassé d'une peau épaisse, grondant, fonçant toujours droit devant lui, écrasant tout ce qui lui fait obstacle; un colosse hargneux qui crache le feu et répand la mort. C'est ainsi que le voient ses ennemis... et même ses amis. Cet engin, le plus moderne de toutes les armes lourdes, donne l'impression d'une machine dépourvue d'âme et de sensibilité, d'une force brute.

Il en est tout autrement. Que seraient ces forteresses roulantes sans l'esprit de l'homme qui vit en elles, sans l'équipe de chair et de sang qui les anime? «Signal» a demandé au reporter de guerre Artur Grimm (PK), de

nous présenter les cinq hommes formant l'équipage d'un tel char. C'est un char de combat comme il en existe des milliers, ce char 11, dont nous présentons ici l'âme intrépide. Cinq hommes, venus de milieux très différents, qui sont un tout. Chacun sait qu'il peut et doit compter sur son camarade, chacun n'est qu'un homme, avec les qualités et les défauts de tout être humain. Pris ensemble, les cinq du char 11 sont une force, une arme puissante et redoutable de l'armée du Reich.

→
Au combat. Sans les cinq hommes de son équipage le char blindé est une machine morte.



←
Le commandant :
le lieutenant comte Hyacinthe St.



« Il a toujours été turbulent » écrit la comtesse St., sa mère, en envoyant une photo de jeunesse de son fils que «Signal» lui a demandée. Le « Vieux », comme ses camarades l'appellent, a aujourd'hui 21 ans. De vieille famille, il a passé toute sa jeunesse dans un château en Haute-Silésie. Il est soldat de métier, comme tous ses ancêtres depuis cinq générations. Le comte Hyacinthe St. a fait partie très tôt de la Jeunesse hitlérienne, puis est resté pendant cinq mois au Service du Travail. Le 1er septembre 1939, il s'est présenté comme volontaire, pour les unités blindées. Il a pris part à la campagne contre la Serbie, et dès le début, à la campagne de Russie. C'est au cours d'une permission entre les deux campagnes, qu'a été prise la photo ci-dessus, avec sa mère. Son père — sur la photo de droite — est chef de bataillon et commande un groupe de chars d'assaut. Après la prise de Nikolaïev, il a été décoré de la croix de chevalier. Le jeune commandant du char 11 a encore un frère plus jeune, Hubert-Arthur, 16 ans, qui, plus tard, veut aussi devenir chasseur dans les blindés.



←
Mots croisés... Une heure paisible sur le pont ensoleillé d'un navire de guerre italien après une longue croisière.

Cliché du correspondant de guerre Weizsäcker (PK)



« Mon mari à l'âge d'un an, écrit Mme E. au dos de la photo de son mari que « Signal » lui a demandée. Il a changé, entre-temps . . . Il a maintenant 26 ans. Il était monteur à Breslau. Après l'école, le sergent Hans E. est allé en apprentissage chez un mécanicien pour autos. Après la guerre, il a l'intention de s'établir à son compte. Il économise sur sa solde et sur ses indemnités de combat (112 Rm. 50 par mois). Il en garde très peu pour lui-même et envoie le reste à sa femme. Il porte toujours sur lui sa photo et celle de son fils Dieter, âgé de 4 ans. Le père du sergent E. était boulanger et sa mère continue à tenir la boutique. Son frère Herbert est soldat à l'Est dans une boulangerie de campagne.

Le chauffeur : sergent Hans E.



Le tireur :
le sergent Arno B.

« Après chaque combat, nous dit notre reporter de guerre, le sergent B. commence par allumer une cigarette. » Allemand de l'étranger, il est âgé de 25 ans. Il est né au-delà des mers. En 1925, il est venu en Allemagne pour apprendre un métier et a passé, 10 ans plus tard, son baccalauréat. Il a fait partie de la Jeunesse hitlérienne, est allé ensuite au Service du Travail et est entré dans le NSKK (Corps motorisé national-socialiste). Il a l'intention de s'établir, après la guerre, commerçant à l'étranger, « de préférence en Afrique », nous a-t-il dit. Le voici, âgé de 3 ans, dans la propriété de ses parents dans l'Insulinde. « Le chapeau, nous dit le sergent B., a été tressé par ma mère elle-même. Il n'est pas tout à fait comme je l'aurais voulu, mais c'est mon bien le plus précieux . . . Malheur à qui voudrait me le prendre ! » Il porte toujours sur lui la photo de ses parents. Il a deux sœurs et trois frères soldats.

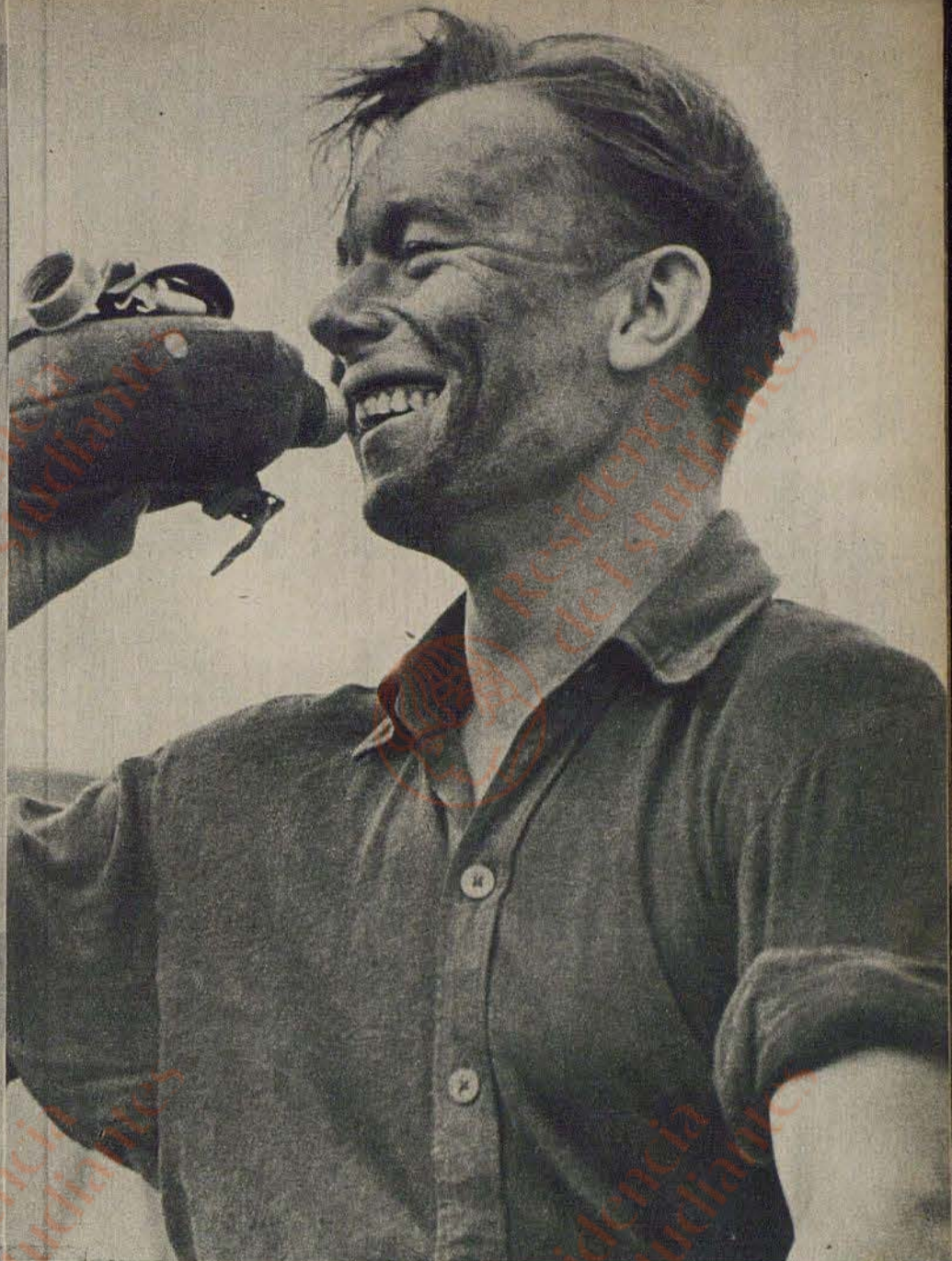




Dans la vie civile, le caporal et chargeur Adolf T. vit au milieu des fleurs: Silésien, 32 ans, jardinier de profession et fleuriste en gros. De 1927 à 1940, il faisait partie de la formation des SA. Puis il a fait la campagne contre la Serbie et les Soviets. Sa femme, Hélène, que l'on voit sur la photo ci-dessus, avec lui et avec leurs deux filles Edith et Christa, est employée depuis la guerre dans un bureau; mais seulement pour la demi-journée; le reste

du temps elle se consacre à ses enfants. Elle touche, pour son travail, 100 Rm. par mois, de sorte qu'avec l'allocation militaire de 150 Rm. et l'argent que son mari lui envoie régulièrement, elle arrive très bien à joindre les deux bouts. Comme on le voit sur la photo ci-dessus, le caporal T. compte, parmi ses devoirs de soldat, les soins à donner au canon du char. Aussitôt après chaque combat, il s'occupe à nettoyer le tube-canon.

Le chargeur: caporal Adolf T.



Le radio: sergent Walter D.

Toujours de bonne humeur et toujours assoiffé. Il a maintenant 25 ans. Il était autrefois cheminot, il est maintenant soldat de métier. Il compte déjà cinq campagnes. Avec la photo un peu froissée qui le représente avec sa mère et deux de ses frères, il porte toujours sur lui la photographie de sa fiancée. Elle est Rhénane et, à cause de cela, s'accorde parfaitement bien avec le joyeux Walter D. Le père du sergent est employé de chemins de fer. Sa mère, qui a donné le jour à 6 garçons, porte avec fierté la Croix d'or des mères. Les frères de Walter D.: Alfred, Gerhard, Herbert, Helmut et Willi sont tous les soldats. Willi est le plus âgé. Il a 41 ans, il est maintenant adjudant. Tous les mois, 105 Rm. sont virés au compte en banque du sergent Walter D. Il sera heureux de retrouver cet argent quand, après la guerre, il se mariera et fondera un foyer.



PLACE AUX CANONS!

C E sont des Allemands qui inventèrent la poudre et les canons, des Italiens qui trouvèrent l'obus et des Français qui perfectionnèrent l'art du pointage. L'invention de la poudre par le moine alchimiste Berthold eut lieu au XIV^e siècle. Quatre cents ans auparavant, les Chinois la connaissaient déjà. Pourquoi n'inventèrent-ils pas le canon ? Parce que la pensée de l'Asiate procède d'une manière différente. La force propulsive de la poudre n'échappa point à l'intelligence orientale, puisqu'ils fabriquèrent des fusées. Les Allemands ont construit des canons. Ces divergences fondamentales ont eu des suites différentes. Les Allemands ont contenu la force propulsive de la poudre dans un tube fort et résistant et ont mis, devant la charge, un projectile. Si l'on allumait la poudre, les gaz devaient pousser le projectile dans la direction de la moindre résistance et le chasser hors de l'âme.

Diriger le projectile, telle fut la grande invention allemande. Les siècles suivants n'ont fait que la perfectionner. La fusée chinoise fut redécouverte par les Italiens, lorsqu'ils connurent la poudre. (C'est du mot italien « rochetta » que vient le mot allemand « Rakete » qui veut dire fusée.) La fusée n'est à l'origine qu'un paquet, qu'un saucisson cylindrique de poudre, dans l'axe duquel on laisse un espace creux. L'enveloppe extérieure est en papier ou en fer blanc. Le paquet est fermé en haut et ouvert en bas. Si l'on allume la charge de poudre, les gaz se dégagent vers le bas avec force et, par réaction, poussent le paquet vers le haut. Pour donner une direction à la fusée et pour l'empêcher de vaciller, elle est munie d'une tige de bois 5 à 6 fois plus longue que le paquet de poudre.

L'obus lui aussi a été inventé deux fois

L'idée de la fusée a quelque chose de séduisant. Le projectile vole, libre et sans subir une diminution de sa force de propulsion. Il n'a pas besoin de ce dispositif de direction qu'est, au fond, le canon et il peut contenir une deuxième et une troisième fusées qui s'allument quand la force de la première déflagration est épuisée. Les Italiens, au XV^e et au XVI^e siècles, se préoccupèrent de perfectionner la fusée, mais ils reconnurent vite qu'il était impossible de supprimer ses défauts fondamentaux. C'était toujours pas hasard qu'elle allait toucher le but visé. Mais leurs recherches les conduisirent à l'invention des projectiles explosants : les obus. C'est ainsi que Léonard de Vinci imagina un projectile chargé de billes de fer, explosant au-dessus de la tête de l'ennemi et les arrosant d'une pluie de balles. Jusqu'alors, les canons européens n'étaient

«Signal» désire mettre ses lecteurs à même de juger les événements militaires. Dans notre numéro 14, nous avons publié, sur le développement de l'artillerie, un article qui doit être complété aujourd'hui. Nous avons tout d'abord décrit comment se forma l'artilleur. Voici l'histoire du canon lui-même et de son emploi, depuis l'attaque des premiers châteaux-forts jusqu'à la bataille moderne. Ce qui, dans cette description, est de pure fantaisie est nettement séparé d'une réalité qui, déjà, est assez fantastique

chargés que de boulets massifs, de pierre ou de fer. Au XIX^e siècle, le colonel Shrapnell renouvela l'invention primitive, oubliée entre temps. Pour les Européens, l'art du tir consistait, avant tout, à atteindre sûrement le but. C'est de ce côté qu'ils ont orienté leurs recherches et c'est seulement ainsi qu'ils ont pu inventer et perfectionner les canons. Le perfectionnement des projectiles n'est venu qu'en second lieu. Les Chinois cependant n'ont jamais pensé qu'à la fusée, et leur artillerie n'a jamais été qu'un jeu. Interpréter cette lacune de la pensée chinoise dans le sens de la bonté et de l'humanité est naturellement assez tentant, mais tout à fait faux.

La terre tourne à droite

Il a fallu plusieurs siècles pour développer le tube-canon. Certes, les projectiles jaillissaient des tubes et atteignaient plus sûrement leur but que les fusées, mais les déviations étaient encore très grandes. On avait remplacé les boulets par des obus cylindriques meilleurs, parce que leur forme et leurs dimensions s'adaptaient mieux au tube, mais ils chaviraient par l'avant et se retournaient en l'air. Les déviations, par suite du vent, étaient aussi très grandes. Le perfectionnement décisif fut l'invention du tube à rayures. La rayure, en soi, est très ancienne. Elle fut d'abord creusée dans le sens de la longueur pour permettre à la

poussière de s'accumuler sans danger. L'armurier allemand Augustin Kutter, qui vivait au XVII^e siècle, lui donna, pour la première fois, la forme en pas de vis. Il faisait tourner le projectile autour de son axe. En Allemagne, ce mouvement s'opère à droite, comme la rotation de la terre. Ce mouvement de rotation autour de l'axe empêche le projectile de dévier de sa ligne de tir. Il résiste aussi mieux aux influences atmosphériques. Pour que la direction des rayures puisse se transmettre au projectile, les obus sont munis de ceintures de direction en métal mou. Ces anneaux de cuivre s'impriment sur les rayures au moment de la déflagration et donnent à l'obus une direction sûre.

Seules les mathématiques européennes ont perfectionné le canon

Bien que le tube rayé fût déjà connu au XVII^e siècle, il n'a été répandu que 200 ans plus tard. La raison de ce long retard n'est pas due à la paresse humaine, mais à l'insuffisance de la matière. Le tube rayé de Kutter faisait bien tourner le projectile, mais ne lui donnait pas une rotation complète. Si un projectile assez long n'a pas cette rotation totale autour de son axe, il chavire continuellement et s'égaré bientôt hors de sa trajectoire. Pour obtenir la rotation absolue, il est nécessaire de donner aux rayures une

courbe particulière. Cette courbe engendre le mouvement circulaire qui produit la rotation définitive. La détermination de cette courbe de la rayure est une opération mathématique qui exige la connaissance de l'angle et du cercle. Ce sont des conceptions européennes. La nature de la vis a été décrite pour la première fois par le Grec Archimède. Il a fallu l'application des mathématiques européennes pour perfectionner le tube-canon. L'application de ces lois mathématiques à l'art du tir a été cependant fort difficile ; c'est ce qui explique pourquoi un temps si long s'est écoulé entre les premières constatations et les réalisations définitives.

Et les fusées volent de nouveau

L'invention des tubes rayés a donné, au XIX^e et au XX^e siècles, un nouvel essor à la fusée. On lui ajouta des filets en forme de vis pour lui donner une plus grande sûreté de tir. Mais ces innovations n'apportèrent pas de résultats appréciables jusqu'au jour où le constructeur d'automobiles allemand Opel montra, avec son automobile à fusée, la seule solution possible. Il a utilisé la réaction de la fusée comme force de propulsion pour la voiture qu'il dirigeait lui-même. Seul l'homme qui fait corps avec le projectile est à même de le diriger sûrement. Mais ce sont seulement les Japonais qui, se basant sur cette constatation, en ont déduit les conséquences, d'une manière supérieure, en construisant leur torpille humaine qui, en soi, n'est qu'une fusée avec sa charge. L'homme qui dirige la torpille se sacrifie.

Ainsi, ce sont donc encore des Asiatiques qui ont repris la vieille idée d'uti-

Bombardement de la forteresse Hohentwiel, en 1641 par l'artillerie des Impériaux (estampe de Merian). Les mortiers qui bombardent la forteresse ont été avancés si près des murailles qu'on ne peut pas tirer sur eux d'en haut.

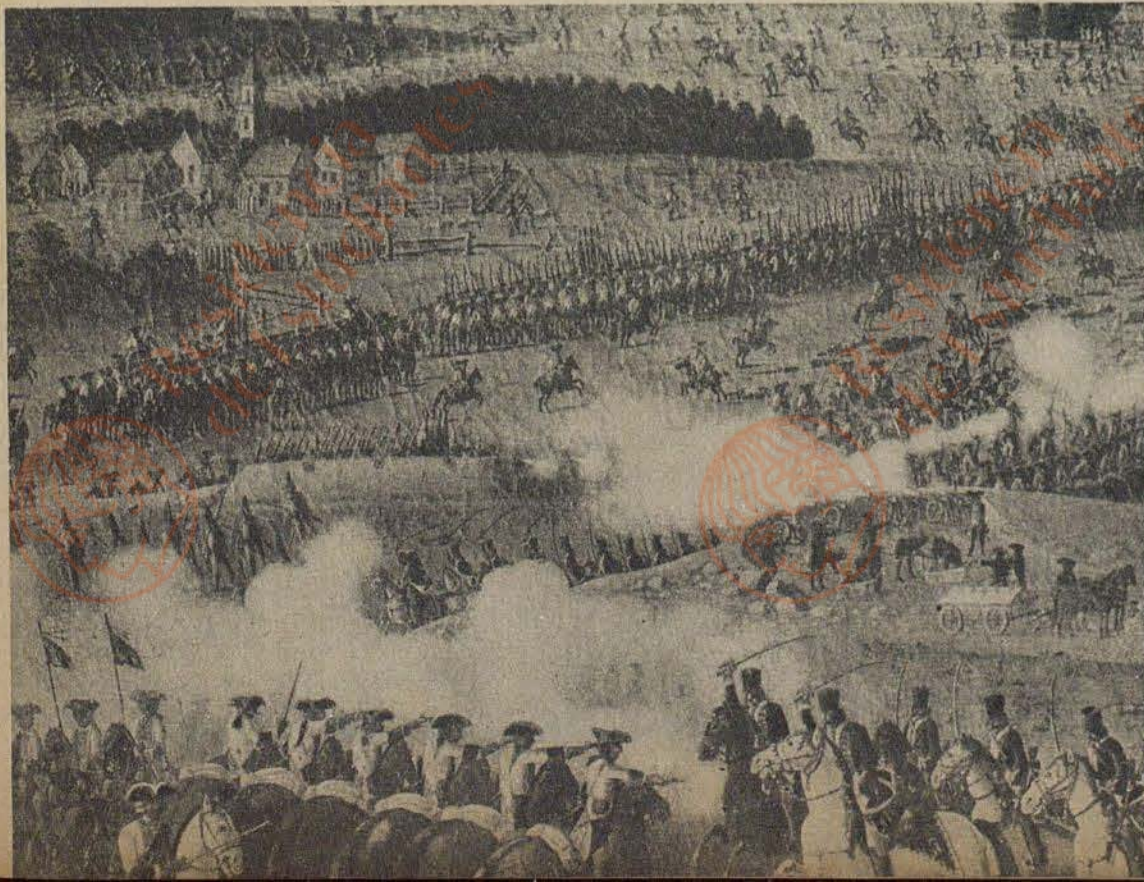
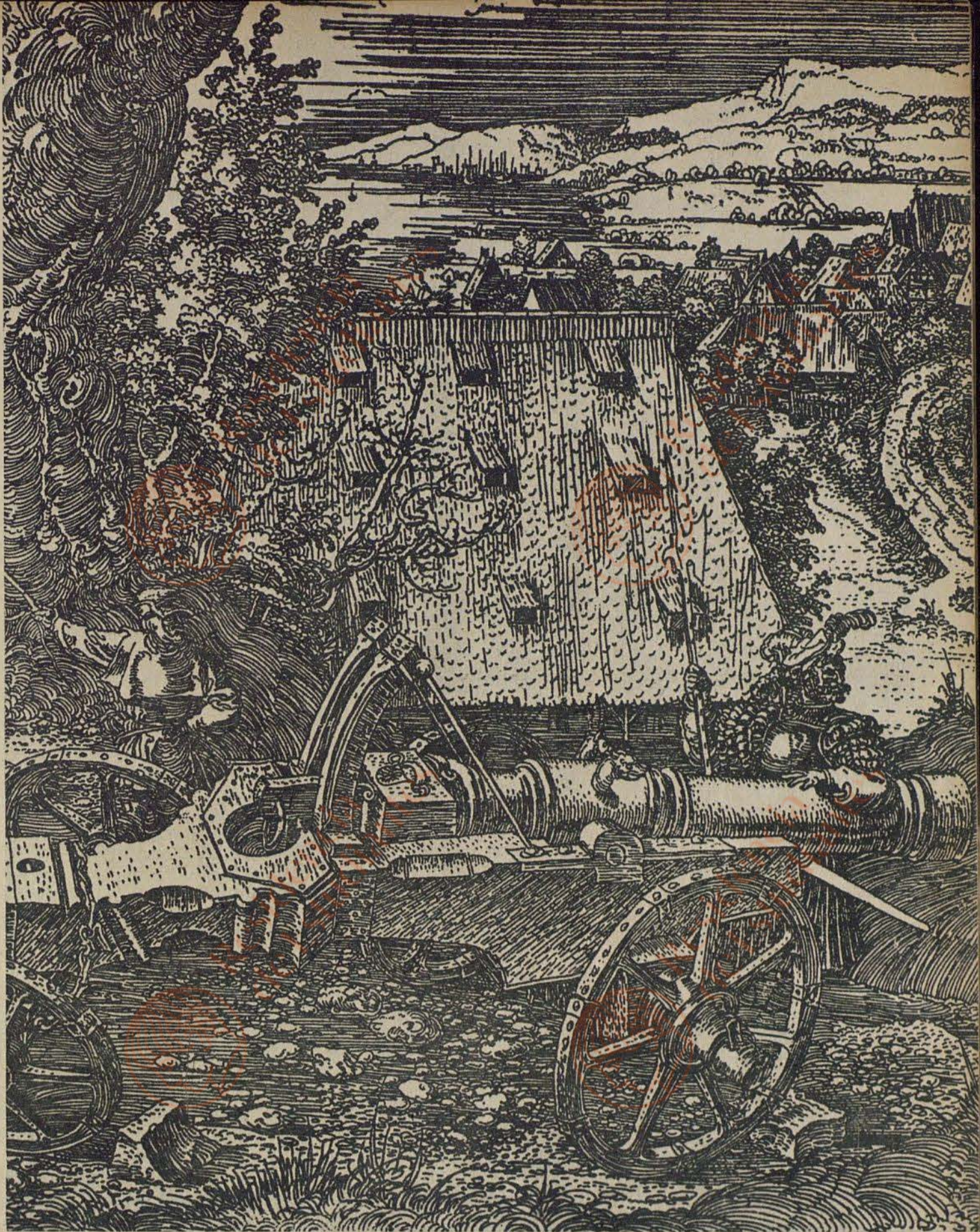


lisation de la fusée pour l'artillerie, mais en ont fait une réalité militaire de premier ordre. Leur héroïsme sans bornes dépasse presque, ici, les limites de l'imagination humaine.

Enfin, les Italiens, premiers inventeurs européens de la fusée, ont repris l'idée japonaise de la torpille humaine, en lui donnant une valeur européenne. Leur vedette-torpille est une charge d'explosifs que son conducteur amène tout près du but. A l'instant même où il allume la charge, il est lancé en arrière, dans l'eau, avec son siège, qui se transforme en canot pneumatique et le maintient sur l'eau.

La plus longue portée qui ait jamais été atteinte

Ces indications sur les canons et sur les fusées sont nécessaires pour établir une limite entre la fantaisie et la réalité. Les fusées fantastiques, grâce auxquelles on pourrait, d'un certain point d'un continent, atteindre un point quelconque d'un autre continent, appartiennent à la légende. Les influences atmosphériques qui se multiplient sur de grandes distances rendent impossible de diriger vers un but précis un avion sans pilote. Il en est de même pour une fusée sans pilote. C'est là ce qu'on peut dire sur les avantages et les inconvénients de la fusée. On peut en dire plus sur les canons. La plus grande distance qu'un obus ait jamais parcourue est connue exactement. Elle est de 128 kilomètres. Elle a été obtenue par la « Parisienne », canon allemand qui, en 1918, tira du bois de Crépy sur la forteresse de Paris. Jusqu'alors, la plus grande portée admise d'un canon était de 40 kilomètres. On considérait qu'une portée supérieure était impossible, parce qu'on s'en tenait à ce principe qu'on ne peut donner à un canon qu'une inclinaison de 42 degrés tout au plus. On croyait que la charge de poudre la plus forte et la plus grande longueur de tube n'envoyaient pas le projectile plus loin. Mais, déjà, le tube de la « Parisienne » était incliné à 50 degrés. Par suite de ce braquage extraordinaire et théoriquement impossible, le sommet de la trajectoire se trouvait à 30 kilomètres au-dessus du sol. Le projectile se déplaçait ainsi, non plus dans l'atmosphère, mais déjà dans la



Le « serpent de campagne », extrait d'une estampe d'Albert Dürer datant de 1518. Aux armes qui sont sur le tube, on voit qu'il s'agit d'un canon de la ville libre de Nuremberg.

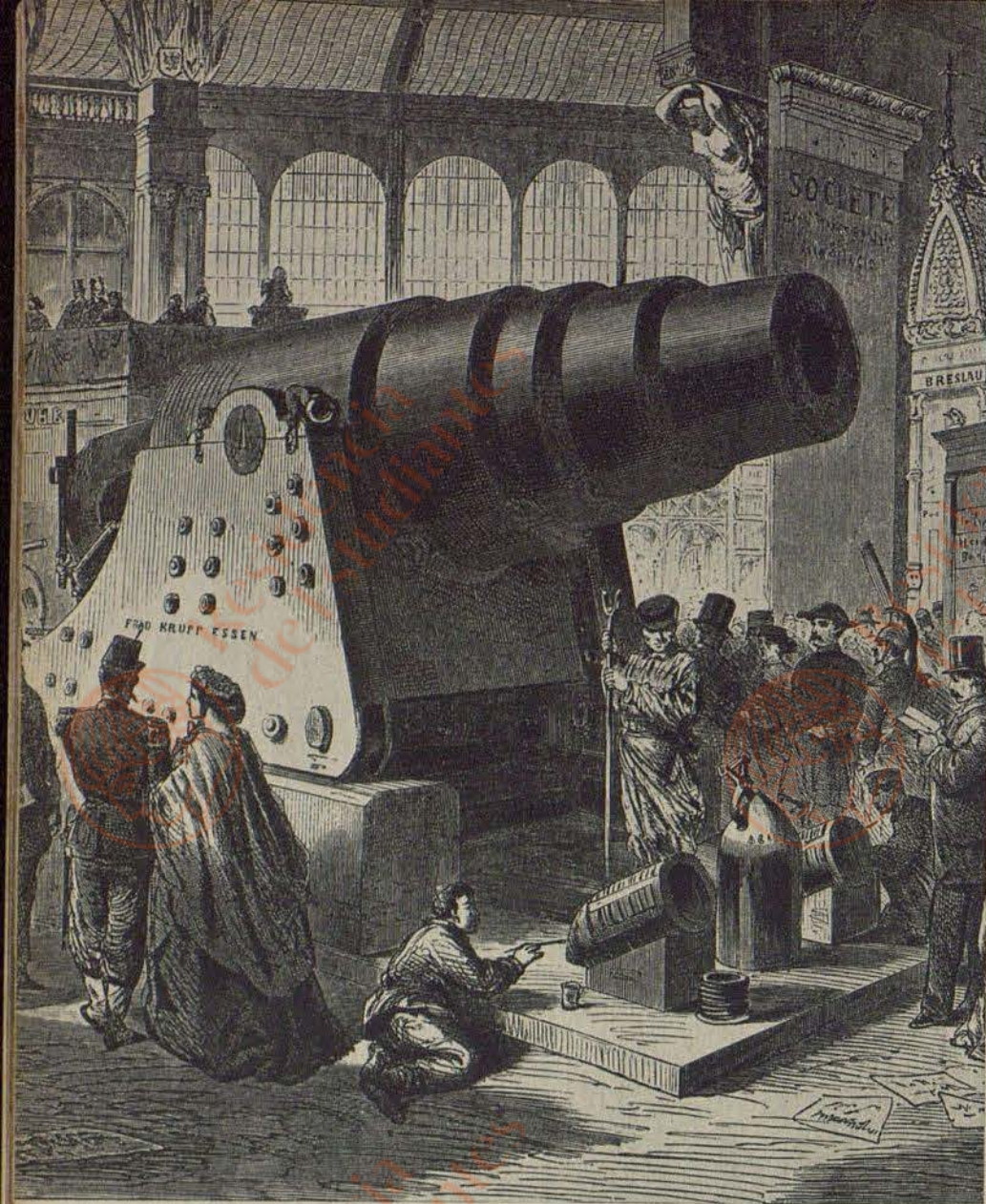
← La bataille de Leuthen en 1757. Sur cette peinture à l'huile de l'époque, on retrouve la tactique de Frédéric II qui réservait à son artillerie (au milieu de l'image) les hauteurs dominant le champ de bataille. Le feu des canons jette le désordre dans la manœuvre des Autrichiens. Les hussards prussiens attaquent l'ennemi de flanc.

stratosphère. La raréfaction de l'air lui donnait une portée formidable.

Pour un tir de 128 kilomètres, l'artilleur devait faire entrer dans ses calculs des facteurs dont il n'a pas besoin de tenir compte autrement, comme, par exemple, la courbe de la surface terrestre et la nature de la stratosphère. Pour arriver à réaliser ce tir, les meilleurs mathématiciens et physiciens allemands unirent leurs connaissances. La pression de la charge de poudre était si forte qu'il était impossible d'employer un obus avec des ceintures de direction en cuivre. Il fallut les chemiser d'acier, ce qui nécessita un acier encore plus dur pour le canon lui-même.

On recommence à croire à la fusée

Lorsque les premiers obus de cette pièce tombèrent à Paris, sur les quais



Le premier canon géant de Krupp. A l'Exposition de 1867, à Paris, Alfred Krupp avait exposé un mortier géant, l'ancêtre de la « Grosse Bertha » de la Guerre Mondiale. Un observateur de l'époque résume ainsi l'effet que produisit cette exhibition sensationnelle: « Les visiteurs contemplèrent le monstre fixement en ouvrant la bouche, comme le canon lui-même. »

de la Seine, personne ne put croire qu'ils avaient été tirés par un canon. Les gens du métier crurent qu'il s'agissait de fusées. On avait d'abord pensé que c'était des bombes d'avion lancées à grande altitude. Mais on abandonna cette opinion parce qu'il fut impossible aux pilotes français, même en volant très haut, de découvrir des avions allemands. Le raisonnement français fit bientôt abandonner aussi la pensée d'une fusée. Il fallut bien admettre qu'il s'agissait vraiment d'un canon tirant derrière les lignes allemandes et l'on s'efforça, dès lors, de le détruire. Mais les positions de la « Parisienne » étaient si bien camouflées qu'elle put échapper à la destruction. Le canon disparut d'une manière aussi mystérieuse qu'il était venu. Les trente artilleurs qui ont servi la pièce, de même que les ingénieurs qui l'avaient inventée, n'ont jamais rien révélé à son sujet. Le vieil esprit de discipline, de confraternité d'artilleurs s'est manifesté aussi pour cette extraordinaire création. C'est seulement vingt ans plus tard, quand il ne fut plus nécessaire de garder le silence, que les intéressés ont parlé.

Deux hommes seulement auparavant avaient fait quelques révélations au sujet de la « Parisienne » : un Allemand et un Américain. Celui-ci, le lieutenant-colonel Miller, publia en mai 1920, dans le « Journal of the United States Artillery », un article dans lequel il résumait tout ce qu'il avait appris et tout ce qu'il supposait du canon extraordinaire. Il croyait être le premier auteur capable d'écrire à ce sujet en connaissance de cause. Il se trompait.

Il faut être de la partie pour en parler

A la grande surprise des Allemands, des révélations avaient déjà paru pendant la guerre dans un journal étranger. Ce journal avait paru à huis-clos. C'était une feuille composée et imprimée par des prisonniers de guerre allemands dans un camp français. Ils étaient prisonniers dans une île de la Manche. Un artilleur allemand publia dans cette feuille un article sur la « Parisienne ». Mais il se basait uniquement sur les indications de la presse parisienne, concernant les éclats d'obus trouvés et aussi sur une carte publiée dans un autre journal et indiquant les points d'impact des obus. Cet artilleur en avait déduit, par des calculs, à un centimètre près, le calibre des projectiles, la longueur du tube-canon et la distance de Paris de la pièce. Cet article... historique prouve, encore une fois, ce que les sages ont affirmé: qu'il faut être de la partie pour parler d'une chose. Par bonheur, cet article n'est jamais tombé entre les mains de l'Etat-Major ou a été considéré comme une fantaisie.

Les dimensions du « gros obus »

Donc, la « Parisienne » disparut brusquement... Il en fut de même du deuxième canon allemand « miraculeux » : la « Grosse Bertha », mortier lançant des obus de 420 m/m. de diamètre. Ce que valait la « Parisienne » en portée, la Bertha l'avait en efficacité. Le tube de la « Parisienne » avait 34 mètres de long, le canon de la « Grosse Bertha » était court : à peine 7 mètres. Ce mortier de 420 ne lan-

ZELLSTOFFFABRIK WALDHOF

fabrique de la cellulose à base de bois et du papier à base de cellulose

Pâtes au bisulfite et à la soude, écrues et blanchies, pour l'industrie du papier, des fibres artificielles et pour l'industrie chimique. Pâtes spéciales et pâtes anoblies.



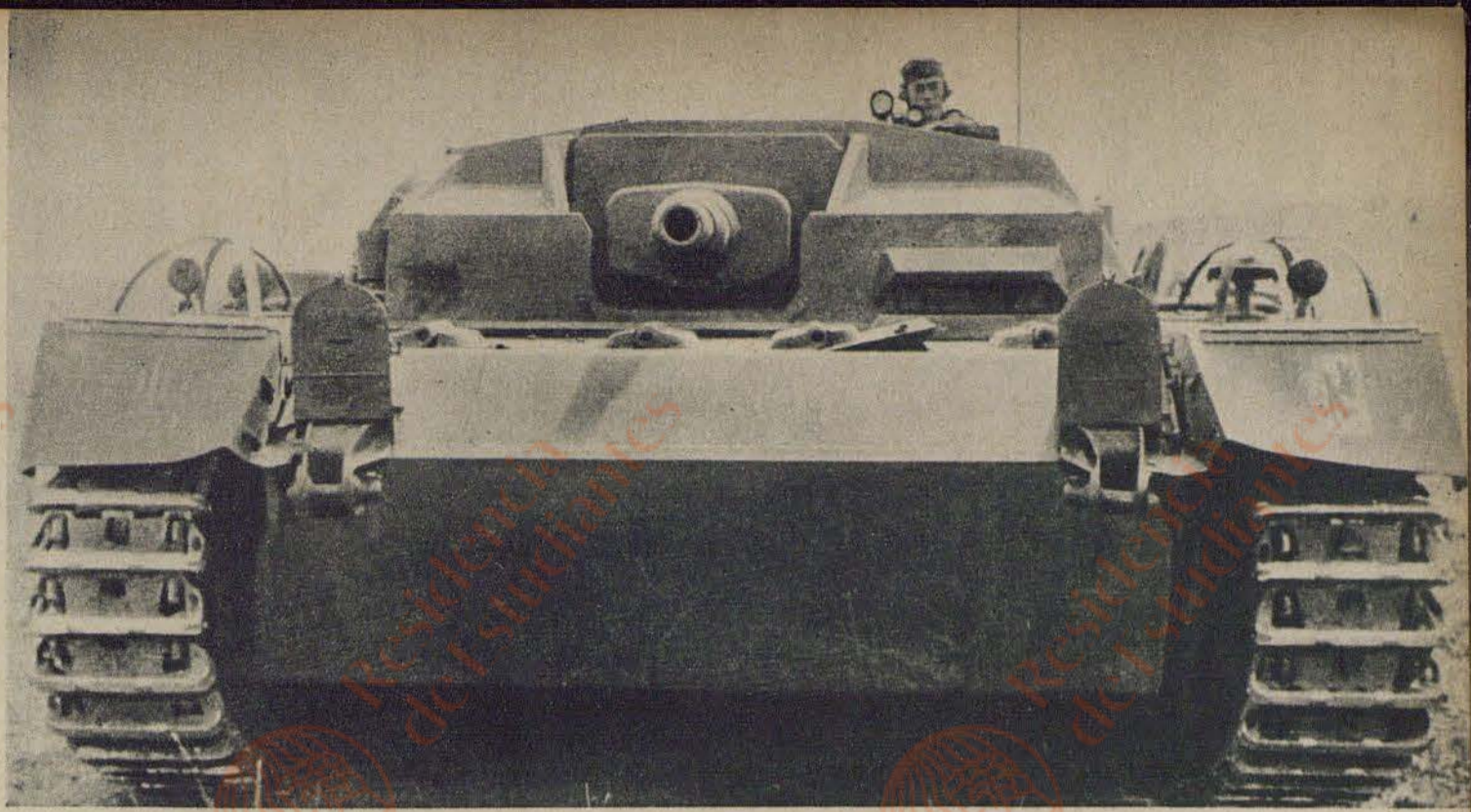
Papiers spéciaux pour emballage, Papiers à filer, Papiers de succédané de textile, pâte pour simili-cuir, Papier d'impression et papier à écrire.

DIRECTION GÉNÉRALE: BERLIN

USINES A MANNHEIM - TILSIT - RAGNIT - COSEL - OBERLESCHEN - KELHEIM - KOSTHEIM - WANGEN - JOHANNESMÜHL

çait son projectile qu'à 8 kilomètres en hauteur et à 13 kilomètres en longueur. Par contre, son obus pesait environ huit fois autant que le projectile du canon de 210 m/m., soit environ deux quintaux. A l'encontre de la « Parisienne », la « Grosse Bertha » était une pièce à tir courbe, qui tirait d'un angle de 66 degrés.

Ces deux canons extraordinaires servent à comprendre le développement de l'artillerie. La « Parisienne » a un tir tendu, la « Grosse Bertha » a un tir plongeant. Les canons à long tube ont une trajectoire tendue, les canons à tube court ont une trajectoire courbe. Les premiers ont trouvé leur développement dans la guerre navale où, par suite de l'instabilité du navire, un art et une technique spéciales sont nécessaires pour tirer. Les seconds, les mortiers, servent dans la guerre de campagne et surtout à proximité des forteresses. L'esprit humain semblait considérer ces deux canons comme les pôles du développement de l'artillerie, suppositions qui semblent naturelles si l'on considère uniquement les lignes.



Le canon ouvre la brèche. Comme autrefois le lourd canon s'installe devant l'infanterie. On pourrait lire, jadis, sur le tube, cette sentence: «Ultima ratio regis». Aujourd'hui, la terrible précision du tir est le seul témoignage de la résolution du canonnier.

Les canons extraordinaires des temps anciens

Le premier canon monstre dont l'Histoire nous parle était aussi de construction allemande. Il s'appelait la « Paresseuse Marguerite » et appartenait à l'ordre allemand des Chevaliers, qui christianisa et germanisa l'Est de l'Allemagne. Le Burgrave de Nuremberg, Frédéric von Hohenzollern, emprunta au grand maître de l'ordre teutonique la « Paresseuse Marguerite » et l'amena au château-fort de Plaue, con-

sidéré comme imprenable. Cette forteresse était la résidence des Quitzow, puissante famille de chevaliers de race wende. La « Paresseuse Marguerite » fit entendre son grondement et, quelques jours plus tard, Plaue était pris d'assaut et la puissance des Quitzow anéantie.

La « Paresseuse Marguerite » avait donc décidé du sort des Hohenzollern qui, jusqu'alors condamnés à n'être que des hobereaux aventuriers, purent accéder à la puissance politique. On n'a aucun renseignement certain sur les

dimensions et sur la portée de la « Paresseuse Marguerite », car lorsque les Hohenzollern furent devenus les maîtres du pays conquis, ils se construisirent leur propre artillerie lourde. Le premier roi de Prusse, aussi un Hohenzollern, portant le nom de Frédéric, fit fondre le plus lourd canon de son temps. Il s'appelait « Asia », pesait 664 quintaux et lançait des obus de 100 livres. La portée de cette bouche à feu, la plus lourde de toutes celles que l'on avait vues jusqu'alors, ne

dépassait pas un demi-kilomètre, bien qu'on employât pour chaque coup un demi-quintal de poudre. Deux cents ans plus tard, la « Parisienne » tirait 250 fois plus loin et la « Grosse Bertha » laissait tomber, d'une hauteur de 8 kilomètres, des obus qui étaient deux fois aussi lourds que ceux de l'« Asia ». Tous les progrès techniques et scientifiques réalisés par l'humanité au cours de ces deux cents ans ont abouti à la construction et aux alliages des deux colosses de la Grande Guerre.

Le saviez-vous déjà ...

que le premier objectif photographique, calculé spécialement pour les besoins de la photographie, était un objectif Voigtländer? C'était en 1840! Combien donc de progrès et d'expériences représente un objectif Voigtländer de nos jours!

Les appareils Voigtländer d'aujourd'hui suivent également le progrès, un exemple en est donné par leur gâchette de déclenchement dans l'abattant.

Vito 24x36 mm

Bessa 6x6 cm

Bessa 6x9 cm

Bessa 6x9 cm à télémètre

Voigtländer

les appareils de renommée mondiale!

La « Grosse Bertha » marraine de la Ligne Maginot

Le tube de la « Parisienne », long de 34 mètres, devait être maintenu par un dispositif de suspension spécial qui l'empêchait de se courber. Il était, en outre, coulé de l'acier le meilleur que l'on connût alors. Il semblait vraiment que l'on eût atteint les limites du possible. Les lourds obus de la « Grosse Bertha » étaient d'une efficacité terrible. Cependant, bien qu'on les fit tomber d'une si grande hauteur, ils ne réussissaient pas à percer les carapaces de béton des abris enterrés qui avaient plus de deux mètres d'épaisseur. Il semblait aux raisonneurs que l'on eût, là aussi, atteint les limites du possible. Là-dessus, les Français construisirent la Ligne Maginot, aux murs de béton épais de plusieurs mètres. Verdun avait défié la « Grosse Bertha ». La Ligne Maginot, construite d'après l'expérience de Verdun, saurait bien défier toute attaque et, cependant, la Ligne Maginot, longue de 100 kilomètres, fut brisée et Verdun tomba au bout de deux jours, grâce à l'aide de l'artillerie.

Insistons sur ce mot : l'aide. Celui qui veut se représenter les progrès bouleversants de l'artillerie durant les vingt-cinq dernières années doit toujours penser que l'artillerie est l'aide du soldat et ne vaut pas tant par elle-même. Le roi de Prusse, en 1743, abandonna l'« Asia » et la fit fondre, après avoir reconnu que les services rendus par ce canon ne correspondaient pas aux difficultés qu'il causait. Les Allemands ont tiré des résultats obtenus avec la « Grosse Bertha » et la « Parisienne » leurs conclusions, comme les Français.

Des véritables fins de l'artillerie

Reprenons les choses au début. La mission du premier canon était d'ouvrir une brèche. Que ce fût dans un mur de pierre, d'acier ou de corps humains, là n'est pas la question. C'était : « Ai-je un instrument me permettant d'ouvrir cette brèche ? » Pendant cinq cents ans, les grands artilleurs n'ont eu d'autre préoccupation que de répondre à cette question, tout le reste n'est que jeu et problèmes accessoires. La « Parisienne », par exemple, n'avait que la mission « morale » de poursuivre les bombardements sur Paris, quand la défense aérienne de Paris fut assez forte pour neutraliser les attaques de l'aviation allemande. Mais la brèche à creuser, la percée, voilà les vrais buts de l'artillerie.

La forme des canons s'y est continuellement adaptée à travers les siècles. Tant que le canon s'est attaqué aux châteaux-forts, il pouvait être gros et immobile. Lorsqu'il a fallu s'attaquer aux troupes, la « Paresseuse Marguerite » est devenue l'« Agile Lisette ». Lorsque les premiers canons furent destinés à contrebattre l'infanterie et la cavalerie de l'ennemi, on les plaça devant leurs propres lignes. Couverts par une poignée de fantassins, les canons tiraient jusqu'à ce que leur propre infanterie eût réussi à s'avancer ou jusqu'à ce que l'infanterie ennemie les eût pris et rendus inutilisables. Jusqu'au siècle dernier, la charge de poudre s'allumait à l'aide d'une mèche et il suffisait d'enclouer le canal de lumière pour mettre les canons hors de combat. Aujourd'hui, on enlève ou on détruit la culasse. Quand les pièces

ne réussissaient pas du premier coup à ouvrir une brèche, il fallait les faire avancer avec l'infanterie plus près de l'ennemi. Les lourds canons ne pouvaient remplir cette mission qu'en devenant plus mobiles et plus rapides.

Le « livre d'armes » d'un empereur

Durant les premiers trois cents ans, l'histoire des canons est très mouvementée et se présente sous des aspects divers. Chaque fondeur avait ses propres moules, ses calibres personnels.

Le poids des projectiles variait entre 1 et 1.000 livres. L'empereur Maximilien mit un certain ordre dans ce chaos. Dans son « Livre d'armes », il défendit de construire désormais plus de quatre modèles de canons. Il n'y en eut que deux gros et deux petits, selon le calibre des projectiles. Les gros lançaient 48 et 24 livres de fer, les petits 12 et 6 livres. Pour tirer, on utilisait, pour deux livres de fer, une livre de poudre. L'empereur Maximilien a été aussi le premier monarque à interdire l'exportation des canons. C'est encore lui qui ordonna la réduction du volume des bouches à feu pour en augmenter l'efficacité. Les petits canons pouvaient être, à volonté, rangés les uns à côté des autres, en longues files, et dessiner ainsi de larges attaques frontales. Ils pouvaient aussi concentrer leur feu sur un objectif. Il faut dire cependant que le pointage des canons sur un seul objectif prenait beaucoup de temps, parce qu'il fallait, après chaque coup, rétablir le canon dans sa position. Il n'en reste pas moins que l'avantage tactique que l'empereur Maximilien avait réalisé en augmentant le nombre de ses canons était très grand. Tous les progrès incitent immédiatement l'adversaire à en faire autant. L'adversaire préféra renoncer aux canons lourds pour avoir un plus grand nombre de petites pièces. Mais comme les petits ne pouvaient être autrefois mis en ligne que par des hommes et non par des bêtes de trait, leur grand nombre amenait une certaine rigidité tactique. Chaque troupe construisit en avant ses positions d'artillerie, rangea derrière son infanterie et, sur ses ailes, sa cavalerie. Les batailles commençaient par des duels de canon. On ne parla plus de la mission première de l'artillerie : la percée.

Le roi protestant, artilleur

Le roi Gustave-Adolphe de Suède trouva la première solution. Il construisit des canons encore plus légers et encore plus courts. Le canon de 6 livres était devenu si léger qu'il pouvait être tiré par deux chevaux. Désormais, il n'y avait plus d'obstacles impraticables aux changements de positions pendant la bataille. Le duel d'artillerie ne décidait plus à lui seul. La supériorité était naturellement dévolue à la plus grande rapidité de pensée et d'action.

Gustave-Adolphe ne se contenta pas de déplacer rapidement ses canons, il les fit aussi tirer plus vite, grâce à l'emploi de la gargousse. La poudre n'avait plus besoin d'être introduite et poussée avec difficulté dans le tube du canon à l'aide d'un écouvillon : la gargousse au calibre « standardisé », comme on dit aujourd'hui, contenait la charge nécessaire pour chaque coup. Cette gargousse était aussi facile à introduire dans le tube que l'obus, et, le canon était prêt à tirer. Avec cette

artillerie mobile et à tir rapide, le roi de Suède essaya un nouvel ordre de bataille. Il mit l'artillerie lourde au milieu et les canons légers sur les ailes. Avec 70 canons qu'il utilisa de la sorte, il força le passage du Lech et, avec 200, il gagna la bataille de Francfort-sur-l'Oder. Sous l'impression de ces succès, les généraux se décidèrent à des mesures encore plus radicales. Ils laissèrent chez eux l'artillerie lourde et n'emmenèrent en campagne que l'artillerie légère et très mobile. C'est ainsi que l'artillerie de campagne prit naissance, succédant à l'artillerie lourde ou artillerie de forteresse.

Rien n'est éternel...

La guerre avec les canons légers dura jusqu'au jour où un plus habile eut l'idée de faire mieux que l'adversaire, en démasquant soudain des canons lourds, alors qu'on le supposait seulement en possession de pièces légères. Ce malin fut Frédéric le Grand que ses contemporains surnommaient le « Vieux Fritz », bien qu'il n'eût que 35 ans. A la bataille de Leuthen, modèle et idéal de toutes les batailles d'anéantissement, Frédéric avait réquisitionné des chevaux de paysans et avait fait venir les puissantes pièces de la forteresse de Glogau. L'entrée en jeu de ces pièces lourdes mit le désordre dans les rangs des Autrichiens. Le roi en profita pour exécuter sa célèbre attaque de flanc.

En réfléchissant à cette victoire, le roi reconnut à quel point le rôle de l'artillerie lourde était important. Il mit aussitôt en service dans son armée toutes les pièces de 24 livres qu'il avait conquises jusque dans la forteresse autrichienne et, avec ces canons, il battit les Russes à Zorndorf. Quand la chance tourna, Frédéric resta fidèle à sa conception que la bataille était décidée quand l'artillerie lourde dominait les hauteurs et quand l'artillerie légère était mobile au point de pouvoir intervenir partout dans la bataille. C'est ainsi qu'il devint le créateur de l'artillerie moderne. Il diminua le calibre des pièces légères jusqu'à 3 livres et rattacha ces pièces à la cavalerie. Depuis Frédéric, il existe une artillerie à cheval et, en outre, une artillerie lourde mobile. Pour trois pièces légères, il pourvut l'artillerie de campagne d'un mortier demi-lourd, de telle sorte qu'elle pût servir non seulement à des fins mobiles, mais aussi qu'elle pût occuper les positions principales de résistance. Cette réforme lui valut assez de puissance pour que l'infanterie, au cours de ces longues guerres, perdit nécessairement de sa valeur.

L'héritage du grand roi

Le grand roi avait commencé avec 1.000 canonnières, il termina avec 10.000. Il laissa à son successeur 6.000 canons, ce qui représentait alors un chiffre extraordinaire. Dans ses souvenirs sur la guerre de Sept ans, il exprime ses regrets qu'aucun général, avant lui, n'eût encore pensé à faire un tel emploi massif de l'artillerie sur les champs de bataille. Mais il ne faut pas se méprendre sur cette remarque. Frédéric, stratège, était un trop grand artiste pour pouvoir être un adorateur de la matière. Il ne suffit pas d'avoir beaucoup de canons, il faut aussi savoir s'en servir. Napoléon en a donné un bon exemple à l'armée prussienne arrêtée dans son développement. Gé-

nial artilleur et mathématicien, il battit les Prussiens, malgré leur splendide réserve d'artillerie. Ses principes d'artillerie sont encore en vigueur de nos jours. « Je souhaiterais, dit-il, qu'il nous fût possible, sans grandes transformations, de créer un seul type de mortier pour l'armée ». Une telle phrase de Napoléon ne semble-t-elle pas avoir été écrite hier et non il y a 150 ans ? Il est vrai que ses conceptions stratégiques ne dépassaient pas celles du grand Frédéric et que son génie ne se heurta point à celui d'un homme comme Frédéric. Sa marque, c'était la particularité d'une action qui tendait à couper l'adversaire de ses communications avec l'arrière et la mise en jeu en masse de l'artillerie pour crever le front ennemi et pour le diviser. Il triompha avec cette tactique jusqu'au jour où il eut à faire à Scharnhorst, qui était aussi un artilleur de génie.

Rencontre de la théologie et de l'artillerie

Après la défaite prussienne de 1806, Scharnhorst fut chargé de reconstituer l'armée, et son premier soin fut de s'occuper de l'artillerie. Il supprima la distinction entre artillerie de garnison et artillerie de campagne. Il n'y eut plus désormais que des artilleurs de campagne, et il écarta de l'artillerie tous ceux qui n'étaient pas soldats. (Les valets d'attelage de l'artillerie de campagne, par exemple, étaient considérés comme des employés.) Scharnhorst rompit aussi avec la partie pseudo-scientifique et l'esprit de chapelle de l'artillerie. « La théologie mise à part, écrit-il, il n'existe pas de science qui soit aussi bourrée de préjugés que l'artillerie ». Il fonda des écoles de sous-officiers d'artillerie et d'enseignes et créa la première commission de contrôle de l'artillerie, à laquelle toutes les innovations techniques devaient être soumises. De sorte qu'il fut désormais impossible qu'un général repoussât une chose uniquement parce qu'elle lui était personnellement inconnue ou désagréable. Le geste révolutionnaire de Scharnhorst devait amener l'individu moyen à la connaissance des techniques et des mathématiques qui avaient, jusqu'alors, été l'apanage des corporations et des groupes dirigeants de l'artillerie. Six ans après cette réforme, Napoléon fut battu.

La naissance d'une nouvelle stratégie

Un autre geste important de Scharnhorst fut de donner à ses subalternes le sens de leur responsabilité. Grâce à leurs connaissances mathématiques et physiques, ils étaient à hauteur des possibilités balistiques de la pièce qu'ils avaient à servir et pouvaient prendre des initiatives. Et il n'en fut pas ainsi seulement de l'artillerie, mais aussi de toute l'armée prussienne. Scharnhorst avait créé un nouveau type de soldat. Cet homme nouveau était nécessaire pour réaliser les conceptions et les intentions que Scharnhorst avait enseignées à ses disciples et à ses amis, tels que Gneisenau et Blücher. Sa stratégie se résume ainsi : Napoléon, l'homme de la masse, peut

Suite page 38

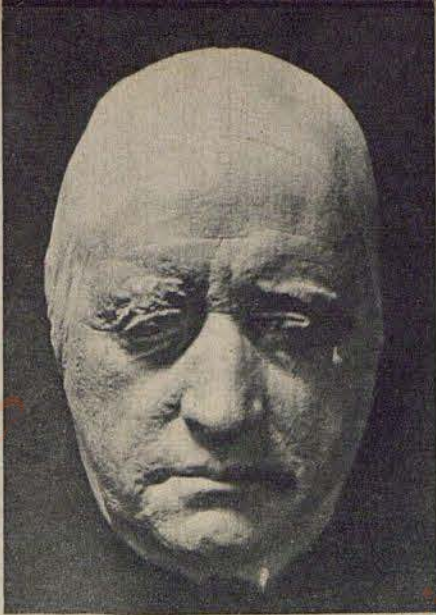
→
A la fenêtre







«... tel que j'aurais voulu paraître...» L'auteur d'«Iphigénie» idéalisé. Le sculpteur Alexandre Trippel fit, à Rome, un buste en marbre de Goethe quadragénaire. Le jugement de Goethe: «Mon buste est très réussi. Tout le monde en est content. Il est certain d'un style noble et il ne me déplairait pas que la postérité me vît ainsi.»



«... bien plus farouche encore...» Moulé pour le phrénologue Gall par K. G. Weisser, ce masque du visage de Goethe, âgé de 58 ans, représente sans aucun doute ses traits. Comme on lui faisait observer que son expression était un peu sombre, l'écrivain répliqua: «Croyez-vous donc que ce soit amusant de sentir cette chose mouillée sur la figure en restant impassible? C'est tout un art au contraire de n'avoir pas semblé plus farouche encore.»



«... ressemblant et digne de louanges...» «Salut!» écrit Goethe, âgé de 77 ans, sur une tasse où se trouve ce portrait. Il avait posé vingt fois devant le peintre Sebbers. «Veulent-ils que, vieux, je vienne à me flatter de mon expression sybilline? Plus mon visage s'amaigrît et plus ils veulent le peindre.» Et comme l'artiste l'avait peint absolument d'après nature, il disait qu'il était «ressemblant et digne de louanges.»



«... déjà un peu corpulent...» Une statuette «rectifiée» de Goethe à 79 ans par Ch. D. Rauch. Goethe, devant cette statue, s trouva trop corpulent et le sculpteur Christian D. Rauch consentit à une rectification de la «ligne». Goethe en exprima ainsi son contentement: «Toutes les nécessités de nos vêtements, brides, boutons, rubans et jabots se concentrent si bien sur un point... que, lorsqu'on est déjà corpulent, on paraît complètement difforme.» Et l'artiste put, en pleine conscience, exécuter une petite émendation.

«Très curieux...»

Goethe critique ses portraits

LE visage de l'auteur d'«Iphigénie» et de «Faust» porte la quadruple empreinte de la sagesse du monde, de la vitalité, de la confiance en soi et de l'amour de l'humanité. Il s'y ajoute la certitude intime d'avoir vécu et créé une œuvre qui lui donne le droit de dire de lui-même, tel Faust mourant: «Les traces de ma vie terrestre ne se dissiperont pas en ions». Car sa vie et son œuvre ont marqué profondément la nation par laquelle il a vécu et qui ne connaît pas de symbole plus beau de sa vie intellectuelle que ce vivant visage. La multitude des peintres et des sculpteurs — souvent célèbres — qui fréquentaient la cour des Muses de Weimar, a-t-elle réussi à rendre plus que les traits du visage? Ont-ils dépassé l'apparence et donné l'impression du génie? Ont-ils réussi à saisir le secret de l'âme qui irradiait de ce visage et à le transmettre à la postérité? Nous l'ignorons.

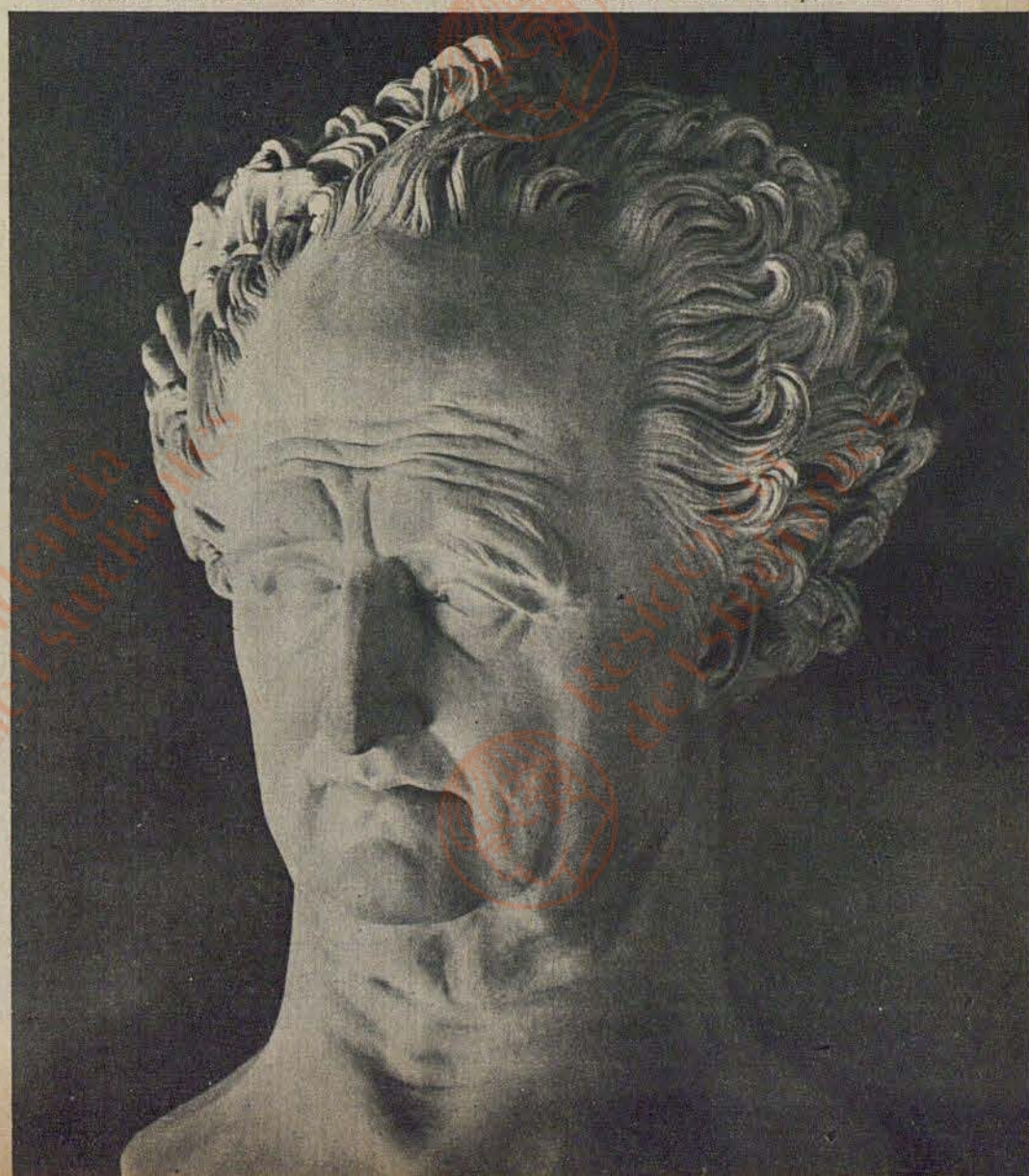
Des contemporains et des intimes du poète l'ont affirmé pour plusieurs de ses portraits. On ne possède aucune appréciation authentique de Goethe sur

ses portraits. A propos du buste que fit de lui le sculpteur français Pierre-Jean David d'Angers, il dit qu'il était «excellamment travaillé, très naturel, vrai et en tous points conforme». Il a également loué le portrait qui est peut-être le plus connu de tous: la grande œuvre de Tischbein, où, coiffé d'un grand chapeau et revêtu d'un manteau blanc, Goethe est représenté assis sur des ruines dans la campagne romaine. «Mon portrait, dit-il, est en bonne voie. Il est très ressemblant et son dessein plaît à tout le monde.» Ses jugements, mêlés d'ironie et d'un peu d'orgueil, ne touchent que rarement au problème de la ressemblance. Il attachait plus d'importance au résultat artistique et à l'interprétation du tempérament aussi bien dans la forme que dans l'idée.

Voici quelques-uns de ses portraits, critiqués par lui-même. Ils nous offrent certainement une ouverture intéressante, d'une part, sur sa capacité d'introspection et, de l'autre, sur l'apparence physique d'un grand homme dont l'esprit domine son siècle.



«... l'air d'un taureau...» L'effigie de Goethe à 76 ans, sur une médaille commémorative. En souvenir des 50 ans que Goethe a passés à Weimar, cette pièce montre un aspect légèrement solennel de l'«Olympien». En contemplant cette monnaie, plus tard supprimée, Goethe ne dit que ces mots: «J'ai vraiment l'air d'un taureau!»



«... Curieux... Curieux...» Le buste de Goethe, octogénaire. A 80 ans, Goethe fit faire sa statue par le sculpteur français Pierre-Jean David d'Angers. Le buste fut posé à l'occasion de son dernier anniversaire, en 1831. Goethe contempla et prononça son expression favorite d'étonnement «Curieux... curieux... De toute façon, il faudrait le poser plus haut.»

← C'est ici que, dans sa jeunesse, Goethe conçut son Faust. C'était son cabinet de travail dans la maison paternelle, à Francfort-sur-le-Main. Il en parle ainsi dans ses mémoires: «Là, pendant mon adolescence, j'ai passé des heures moins tristes que pensive...»

AGLAE DANS L'ARMOIRE

Conte d'Alix Robde-Liebenau

DANS sa vieillesse, fortune et loisirs permettaient au conseiller Y... de Grand-Boskow de s'adonner corps et âme à ses passions intellectuelles. C'était un homme d'une culture universelle. De l'astronomie jusqu'à la théorie des atomes, de la géologie jusqu'aux particularités techniques des tapisseries d'Aubusson, rien ne lui était étranger.

A cette époque, la jeune Aglaé vivait chez ses beaux-parents à Glinitze, près de Grand-Boskow. A seize ans, on l'avait mariée dans la petite église du village. Les gens racontaient que son mari, l'attaché d'ambassade de G..., était parti le soir même de ses noces pour rejoindre son poste en Turquie. Sans doute avait-il deviné qu'Aglaé était encore un peu jeune pour être mariée. Mais, comme elle était jolie et qu'il n'était pas sûr de la retrouver libre à son retour, comme, par ailleurs, les affaires d'Aglaé n'étaient pas très prospères, il l'avait épousée et confiée à ses parents à Glinitze.

Le nom démodé d'Aglaé s'accompagnait de robes de taffetas au corsage boutonné, d'innombrables froufrous, de résilles à grandes mailles et de camées. Autrement, tout était comme aujourd'hui. Les gens pensaient peut-être

alors davantage et avaient plus de sentiment et de sagesse que nous, parce qu'ils avaient plus de temps. C'était de toute façon le cas du conseiller Y...

Sa femme, Nora, faisait beaucoup parler d'elle. Elle avait été très belle. Ecuyère extravagante, volontaire et passionnée, elle administrait toute la ferme. De sens pratique, elle ne portait que peu d'intérêt aux passions de son mari. Elles lui semblaient des bagatelles comme une collection d'art ou une meute de chiens de chasse.

Aglaé avait bientôt fait la connaissance du conseiller Y... et de sa femme. Elle savait écouter. Les vicissitudes de la vie ne lui avaient pas encore fait oublier ses façons d'écolière. Avec une curiosité d'adolescent et une intuition féminine, cette femme-enfant stimulait par des questions intelligentes et des idées surprenantes le travail du conseiller Y... et lui donnait un but.

Pourtant, dès le commencement, ce ne fut pas une amitié platonique. Malgré sa jeunesse, Aglaé ne se trompait ni sur ses propres sentiments ni sur son pouvoir sur l'homme. Mais elle était encore assez enfant pour ne point songer aux conséquences. La conscience nette, régulièrement elle en-

voyait ses lettres au mari lointain en Turquie. Elle n'avait pu le suivre — à cause du climat, disait-on.

Lasse de discussions scientifiques, Mme Nora abandonnait volontiers son mari à Aglaé. Elle avait d'abord regardé la jeune fille d'un œil scrutateur. Mais elle ne prenait au sérieux ni la préhistoire ni les vers d'Eschyle.

Aglaé, par contre, prenait tout ceci terriblement au sérieux. Elle sentait instinctivement que la supériorité intellectuelle de cet homme vieillissant n'était pas tout de lui. Aucun des hommes plus jeunes et plus actifs, bons buveurs et grands chasseurs, ne pouvaient se mesurer avec lui : lui seul connaissait la femme. Cependant, cette pénétration ne le troublait pas et il était resté ce qu'il était. Une chose seulement étonnait Aglaé, non pas qu'il eût épousé Nora, non... Les contrastes s'attirent souvent. Mais il parlait encore d'elle avec une sorte d'admiration amoureuse.

Certes, Nora faisait très jeune pour son âge ; les traits à peine durcis, c'était tout. Elle était mince et élancée, avec de longues boucles chatain qui lui tombaient sur les épaules. Sa conversation était vive. L'éternel sujet en était sa propre personne. Avec une habileté énergique, elle administrait la ferme qu'elle avait reçue en dot. Elle ne passait rien aux domestiques. Dans la grande salle, sofa et chaises étaient couverts de factures, non pas par désordre, mais pour plus de clarté. Les marchands de bétail n'avaient pas le dernier mot avec la châtelaine de Boskow. Elle connaissait aussi bien la valeur d'un taureau que les cours de la dernière récolte. A la chasse, elle buvait comme un homme. On aimait sa société, bien qu'elle ne donnât ja-

mais de fête ; on ne s'ennuyait jamais avec elle. Les bavardes de campagne ou de petite ville lui pardonnaient plus qu'aux autres. Tous ses avantages étaient évidents et cela suffisait.

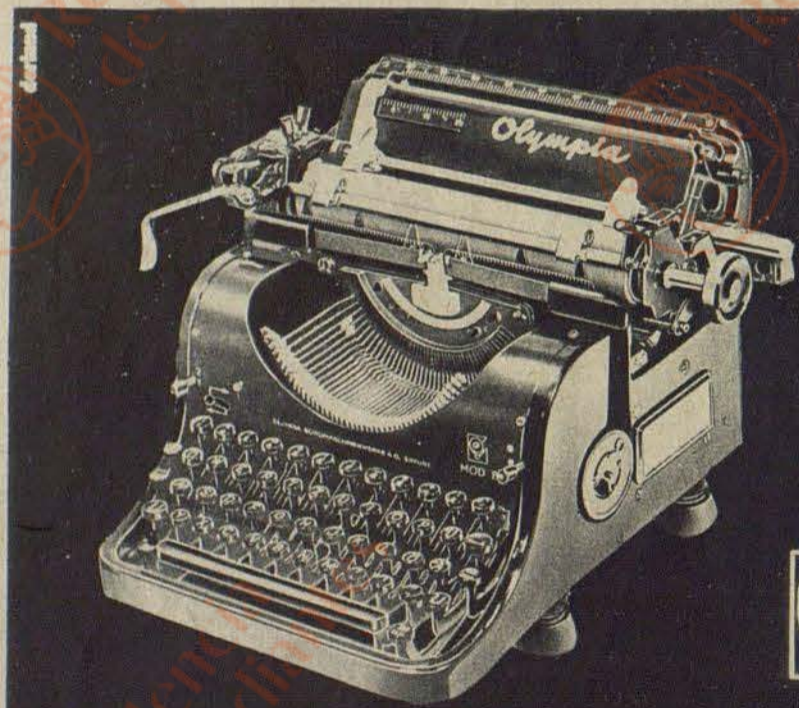
Obéissante et aimable, Aglaé vivait chez ses beaux-parents. Régulièrement, ses lettres partaient en Turquie par le courrier diplomatique de la Wilhelmstrasse. Une fois, elle avait eu des achats à faire à Berlin et le conseiller Y... l'avait accompagnée. Comme elle montait les marches des Affaires étrangères, entre les deux lanternes, il prit congé d'elle, lui baisa la main et dit tout à coup : « Je vous aime, Aglaé. » Puis il était parti très vite.

Aglaé était très heureuse. Elle ne songeait pas à l'avenir. Le moment présent lui suffisait.

Lentement, leur amour s'épanouit. Un grand changement s'était produit. Le conseiller semblait avoir compris le caractère de Nora. Au début, il souffrait de ses faiblesses, il en parla ensuite avec impatience et, sur la fin, entra dans de grandes fureurs. Un beau jour, il dit à Aglaé qu'il était décidé à se séparer de sa femme et à demander le divorce.

Puis il fit des changements dans le pavillon au fond du parc. Il avait l'habitude de s'y retirer avec ses livres et d'y mener ses longues discussions avec Aglaé. Il y fit poser des cheminées. Ses livres et ses instruments y furent apportés. Il voulait se retirer définitivement dans ce pavillon.

Il est malaisé d'aimer un homme vieillissant. Les lois de nature sont différentes et le temps bat un autre rythme. Parfois, le conseiller avait des accès de tendresse et Aglaé tremblait de joie entre ses mains. Parfois, il



Les machines à écrire OLYMPIA sont fabriquées par Olympia Büromaschinenwerke A.G., Erfurt.

En vente en France :

MACHINES A ÉCRIRE OLYMPIA S.A. PARIS-8^e

Représentation générale pour la Belgique : Handelsmaatschappij N.V. Edmond Jacobs, Anvers
En vente à : Amsterdam, Belgrade, Budapest, Bucarest, Copenhague, Madrid, Rio de Janeiro, Stockholm, Zagreb.
Représentants OLYMPIA dans toutes les capitales du monde.

Olympia

MACHINES A ÉCRIRE POUR BUREAUX
MACHINES A ÉCRIRE PORTATIVES



12112

29, rue de Berri.
Balzac 42-42.

était las et résigné et se réfugiait, par exemple, dans l'astronomie, imposant à chaque conversation une tournure générale. Ses idées stimulaient Aglaé. Attentive et heureuse, elle se laissait emporter dans un univers de fantaisie qui, partant de la simple physique, touchait au mysticisme. La nuit venue, Aglaé rentrait chez elle. Accoudée à la fenêtre, elle écoutait le bruissement des vieux bouleaux et se demandait si la journée l'avait trahie ou bénie.

L'été touchait à sa fin. Des taches brunes interrompaient la verdure joyeuse et Aglaé ne pouvait plus traverser les allées du parc, jusqu'alors recouvertes de mousse, sans que le froissement des feuilles mortes ne décelât son passage.

Un soir, elle vint plus tard que d'habitude. Une lumière jaune émanait du pavillon de l'autre côté du parc sombre. Le conseiller l'accueillit avec joie. Elle s'assit sur l'accoudoir de son fauteuil, appuyant sa joue contre sa tête. Il caressait sa petite main et lui dit qu'il avait lu quelque chose de merveilleux dans le livre de fauconnerie de l'empereur de Hohenstaufen. Il chercha le livre sur la table; puis, se souvenant qu'il l'avait lu au lit la veille, entra dans sa chambre à coucher. Aglaé le suivit. Le livre n'était pas sur la table de chevet. « Bizarre, dit-il, j'étais pourtant sûr de l'avoir posé là. » Il chercha sur le rebord de la fenêtre et sur la table de toilette.

Aglaé s'était arrêtée devant la grande armoire et, du doigt, suivait les reliefs des moulures. On n'avait pas bien épousseté, constata-t-elle. Pour la première fois, elle eut un sentiment bien féminin, presque de ménagère. Elle se disait qu'il n'était peut-être pas servi au mieux et, comme une révélation

soudaine, entrevit les conséquences terribles et tout le chagrin qu'elle causerait à ces braves gens qui la considéraient comme leur fille.

— Ma femme! dit tout à coup le conseiller à la fenêtre.

— Ah! oui, dit Aglaé sans bouger.

— Il faut te cacher.

— Non, je ne me cacherais pas, répondit Aglaé un peu hautaine.

— Voyons, mon enfant, sois raisonnable... C'est pour ton bien... Il ne faut pas que les gens bavardent.

Aglaé regardait autour d'elle et cherchait une cachette. Des pas rapides s'approchaient déjà, piétinant les feuilles bruissantes.

Le conseiller saisit Aglaé par le bras et, ouvrant la porte de l'armoire, il dit: « Là-dedans. » Elle s'amusa comme un enfant. Elle riait. Mais, quand elle eut respiré l'air renfermé de l'armoire, elle eut peur et cria: « Laisse la porte ouverte, pour que j'ai un peu d'air. »

Elle se trouvait au milieu de ses vêtements. Cela sentait le tabac et une odeur étrange. Sa joue touchait du velours. Ce n'était pas celui de sa robe de chambre, elle la connaissait. On eut dit une robe de femme. Aglaé ne voulut pas penser davantage et écouta des bribes de conversation. La voix de Nora disait:

— ...C'est justement pourquoi tu dois revenir au château...

— Mais non, je suis très bien ici.

— Bien sûr, mais tu vas encore attraper des rhumatismes et j'aurai du mal pour te frictionner la hanche gauche.

— Quand je veille longtemps, je m'enveloppe les jambes dans une cou-

verture... Du reste, on pourrait bientôt commencer à chauffer...

La voix de Nora prit un accent étrange, comme chantant:

— Grosse bête, dit-elle, tu es lent à comprendre... Le chemin est trop froid, trop long et trop sombre pour que je vienne te rendre visite la nuit.

Aglaé avait d'abord souri, songeant à sa délivrance prochaine. Son sourire se figea... Comment? Lui rendre visite la nuit! Ah! oui, pour le frictionner... Mais pourquoi ne lui avait-il jamais parlé de ses rhumatismes?*

Les deux voix continuaient:

— Mais non, les fenêtres ferment très bien.

— Oui, il paraît!..

Léger bruit d'une vitre.

— On dirait que la porte de ton armoire est coincée.

Des pas s'approchèrent de l'armoire. On la ferma. On tourna la clé qu'on enleva. Qui avait maintenant la clé? Lui ou elle? Aglaé devait rester là-dedans et suffoquer. Elle avait peur. Elle avait le sentiment de ne plus pouvoir respirer. Mais elle prêta encore plus d'attention aux événements dans la chambre.

Il demandait:

— Tu es sortie à cheval, aujourd'hui, avec le jeune Kleist?

— Oui, nous voulions voir les travaux forestiers dans le bois de Boskow.

— Pendant trois heures?

— Aïe, ma main! Tu me fais mal!..

— Pars, maintenant, pars!..

— Monsieur n'est pas disposé?

Tiens, tiens! Ce n'est pas comme hier soir, alors? A propos, voici ton livre de fauconnerie...

Silence. Puis bruit de soie ruisssante. Soupirs.

Le cœur d'Aglaé bat. Une rage folle monte en elle. La tromper ainsi! Quelle honte! La tromper! Mais non, au contraire, c'est elle l'adultère. Nora est sa femme.

Qu'avait-elle voulu, qu'avait-elle cru?... Quelle bête elle était! Mais ça faisait si mal, si profondément mal. Et cette armoire sans air... et le peignoir de Nora en plein visage et qui l'étouffe. Elle voudrait frapper à la porte de l'armoire de ses deux poings et crier: « Je suffoque, je meurs, ouvrez! » Mais elle a honte, si honte qu'elle préfère mourir tout de suite. Son cœur se brise. Elle ne peut survivre à cela.

Quelques minutes seulement s'étaient écoulées et, quand Nora fut partie, le conseiller Y... ouvrit l'armoire. Il trouva Aglaé sans vie. Un sourire était figé sur ses traits. Les dents sortaient un peu des lèvres et brillaient dans le visage blême et pointu comme d'une morte.

Mais on ne meurt pas si vite d'un cœur brisé. Aglaé n'était qu'évanouie.

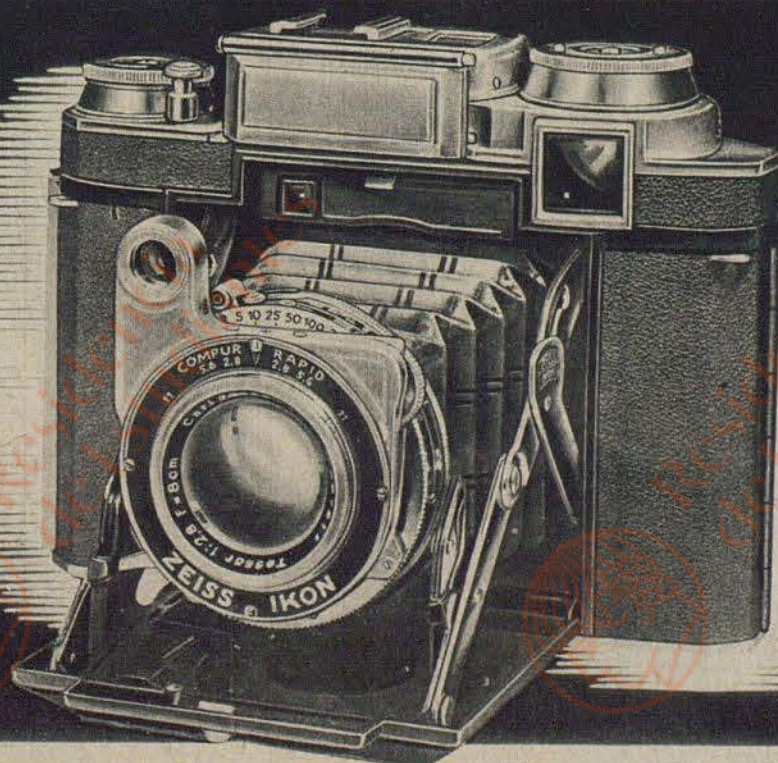
Le conseiller Y... fut profondément bouleversé par ces événements. Il ne voulut pas blesser Aglaé. Il s'employa avec zèle pour obtenir son divorce... Mais Aglaé n'est jamais revenue au pavillon.

Elle partit en Turquie, près de son mari. Et elle supporta le climat beaucoup mieux qu'on ne l'aurait cru. Elle eut beaucoup d'enfants et vécut très longtemps.

Super Ikonta



ZEISS IKON AG. DRESDEN



FAITES-VOUS CONSEILLER DÈS MAINTENANT, VOUS ACHÈTEREZ PLUS TARD



Au musée de l'Orangerie:
Sacha Guitry en conversation avec Mme Breker.

UN SUCCES

L'exposition d'Arno Breker à Paris.

POUR comprendre tout le sens de cet événement, il faut en étudier les détails et les circonstances: en 1942, Paris vit sous le régime de l'armistice et de l'occupation allemande. L'Orangerie des Tuileries est une sorte de salle d'honneur nationale et c'est là qu'a lieu l'exposition de l'œuvre entière d'Arno Breker, d'une œuvre qui caractérise au plus haut point l'esprit artistique de la nouvelle Allemagne. Cette exposition n'a pas été patronnée par les autorités occupantes, mais par le gouvernement français.

Comme introduction à l'inauguration, un éditeur français très connu, Flammarion, a fait paraître un excellent ouvrage sur le sculpteur Arno Breker. L'auteur de cet ouvrage n'est autre que Charles Despiau qui est aujourd'hui, avec Maillol, un des premiers sculpteurs de France. Depuis l'inauguration, le monde artistique français se rencontre à cette exposition.

A 80 ans, Maillol a entrepris le long voyage de sa propriété des Pyrénées jusqu'à Paris pour visiter l'exposition.

D'après lui, le jeune maître allemand compte parmi les plus grands sculpteurs du siècle. Tous les artistes français qui portent un nom, de Derain à Cocteau, de Sacha Guitry à Cécile Sorel, sont venus. Mais les artistes n'ont pas été les seuls à visiter l'exposition. Les Parisiens aussi y ont afflué. Pendant la première quinzaine, on a vendu 2.000 entrées par jour, ce qui, en temps normal, constituerait déjà un record, étant donné l'espace restreint du Musée de l'Orangerie.

Un petit exemple démontrera plus que toute énumération la popularité de cette exposition: une quantité considérable de reproductions des œuvres de Breker, calculée pour toute la durée de l'exposition, était épuisée en quatre jours. Ce succès sensationnel n'est point dû aux efforts officiels. La vraie raison en est beaucoup plus profonde: des cercles de plus en plus larges sont prêts à reconnaître la nouvelle union européenne qui se forme sous l'égide de l'esprit de paix et non par le glaive. Et Arno Breker est un des premiers messagers de cet esprit nouveau. L'écrivain français Brasillach, dans une conférence au théâtre Hébertot, a dit que Breker et son œuvre représentent la jeunesse qui, d'Allemagne, adresse son appel à l'Europe entière.

← Arno Breker (à droite) en conversation avec Lucien Lelong, chef de la haute couture parisienne, pendant un thé chez Mme de Beaufort.

L'écrivain Jean Cocteau, qui a publié dans «L'Œuvre» un long article de bienvenue sur Arno Breker. Le sculpteur lui explique quelques détails de son exposition.





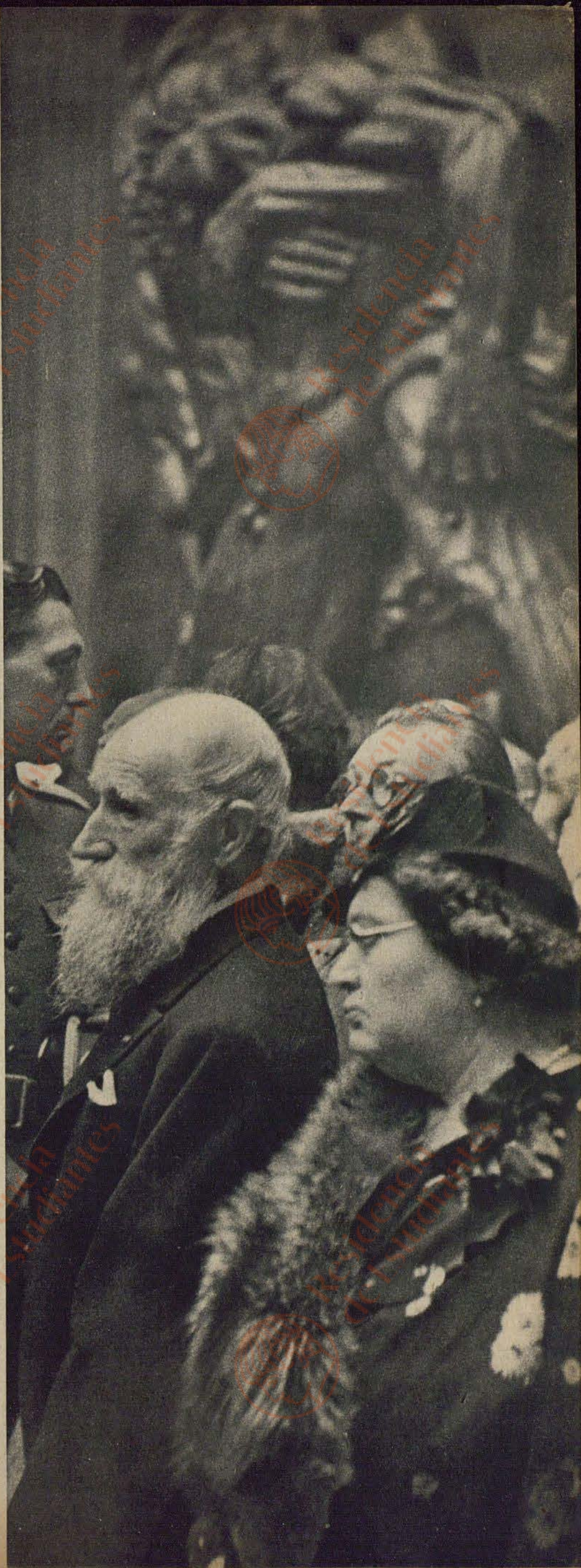
Les réceptions autour de l'exposition

↑ A l'ambassade d'Allemagne: l'actrice Cécile Sorel en conversation avec l'écrivain A. de Châteaubriant. A l'Institut allemand: Serge Lifar, maître de ballet de l'Opéra de Paris ↓



A l'ouverture de l'exposition

Devant un torse de Breker, le sculpteur français Charles Despiau (à gauche) auteur d'un livre sur Breker, en conversation avec le peintre Dunoyer de Segonzac. Aristide Maillol, le vieux maître de la plastique française avec sa femme pendant le discours d'Abel Bonnard, ministre de l'Education nationale.



PLACE AUX CANONS!

Suite de la page 30

être vaincu s'il est attaqué concentriquement, de plusieurs côtés à la fois. Pour réaliser cette concentration, de petites armées doivent essayer de l'atteindre en différents points, chacune doit éviter l'anéantissement jusqu'à ce que toutes soient réunies pour une grande attaque générale.

La stratégie de Scharnhorst n'était qu'un rappel et un développement des conceptions de Frédéric le Grand au début de la guerre de Sept ans, en 1757. On s'est rendu compte de nos jours à quel point cette conception de Frédéric et de Scharnhorst est restée vivante dans la tactique de l'artillerie. On n'a fait que pousser les principes à leurs dernières conséquences. L'école française d'artillerie proclamait au XIX^e siècle cet axiome : « L'infanterie est là pour achever l'œuvre de l'artillerie ! »

La dernière invention de l'artillerie

Pour comprendre le sens de cette phrase, il faut se reporter au chiffre étonnamment bas des pertes de l'infanterie dans les campagnes des années 1939-1940. Mais pour qu'il ait pu en être ainsi, il a fallu l'époque de perfection technique que nous vivons. Elle a apporté à l'artillerie la pièce à tir rapide, l'utilisation du recul et les instruments de pointage optiques. Le génie mathématique des Français les a conduits à une science élevée du tir indirect, pendant lequel le canonier ne voit pas l'objectif. Du côté allemand, cet art fut surtout cultivé par les Autrichiens. Le don mécanique des Autrichiens se manifesta aussi dans la motorisation. Un des canons les plus célèbres de la Grande Guerre fut le mortier autrichien du calibre de 305, la première pièce entièrement motorisée. D'ailleurs, les Autrichiens, Allemands méridionaux, au tempérament vif, gens qui ne manquent pas d'oreille, ont trouvé, de l'homme au canon, une relation dont on ne se douterait pas. Durant la guerre fratricide austro-allemande de 1866, ce furent, à la bataille de Königgrätz, les artilleurs autrichiens qui arrêtaient la déroute de leur armée en tirant jusqu'au dernier obus. Les Prussiens se laissèrent tromper par ce tir continu et c'est ainsi que beaucoup d'Autrichiens échappèrent à la captivité ou à la mort. Moltke dit dans un rapport sur cette guerre : « Personne ne doutait que derrière cette artillerie inébranlable, il n'y eût des troupes nombreuses et intactes ».

Ce sacrifice de l'artillerie autrichienne était d'autant plus étonnant pour les Prussiens que, dans l'armée autrichienne, la perte d'un canon n'était nullement considérée comme une honte si, tirant jusqu'au dernier moment, il avait été conquis par l'ennemi. Dans beaucoup d'autres pays, en Prusse particulièrement, la perte d'un canon était une honte. Dans l'artillerie, le soldat prêtait serment sur un canon. Ceci peut expliquer pourquoi les artilleurs tenaient tant à la sécurité de leur position de batterie. Or, plus le canon est en avant et, par conséquent, plus il est menacé, plus son efficacité est grande.

La leçon de 1866 se résume ainsi pour la Prusse : perfectionner de plus en plus l'honneur, la technique, l'art

et les unir. Cet effort a conduit, durant la Grande Guerre de 1914-1918, à deux nouvelles formes de tir qui se sont, il est vrai, cachées sous d'anciens noms : c'est le « tir en rafale » et le « barrage roulant ». La « Parisienne » et la « Grosse Bertha » ont offert au monde entier le spectacle du génie technique allemand dans la guerre mondiale. Le « tir en rafale » et le « barrage roulant » ne sont devenus des concepts clairs que pour les techniciens, bien qu'ils aient ramené l'artillerie à ses fins primitives : la percée. Le « barrage roulant » est un feu lent qui avance et derrière lequel l'infanterie suit de près pour attaquer l'adversaire obligé de se mettre à l'abri des explosions. Le « tir en rafale » est le début de toute bataille de percée moderne. Il se déclenche brusquement et n'a toute son efficacité que si l'adversaire est surpris comme par une attaque brusquée, s'il n'est prévenu par aucun indice, ni par un tir préparatoire, ni par des déplacements d'artillerie faciles à reconnaître. Dans ces deux sortes d'activité de l'artillerie, le tir est indirect et les pièces ne sont mises en position qu'au dernier moment, avec toutes les précautions possibles pour ne pas être vues ni entendues de l'ennemi. Les positions en question ont été repérées auparavant et préparées de toutes les manières. Les ordres de tir sont calculés d'avance pour chaque minute, pour chaque pièce et fixés par écrit. Ces deux formes modernes du tir ont été mises à l'épreuve, pour la première fois, pendant la Grande Guerre, sous l'entière responsabilité personnelle du colonel Bruchmüller qui avait réuni les travaux de jeunes officiers d'artillerie très doués et qui les a utilisés après les avoir mis au point. Quatre fois, durant la Grande Guerre, il a réussi, à l'Est et à l'Ouest, à réaliser une percée avec ces nouvelles formes de tir. Le soldat allemand l'a baptisé « Durchbruchmüller » (le Bruchmüller de la percée) et ses mérites ont été hautement reconnus par Ludendorff et son chef d'état-major, le général Hoffmann. Ce que Bruchmüller et ses officiers avaient réalisé est encore valable aujourd'hui. L'artillerie est faite pour la percée. Elle ouvre la voie à l'infanterie. Mais, en outre, elle tire aujourd'hui, comme elle le faisait au temps de l'empereur Maximilien, dans les lignes de l'infanterie et souvent devant elle. L'artilleur est, de nouveau, un soldat de choc.

Mais comme cette artillerie moderne s'est transformée ! Elle est maintenant blindée et motorisée. Ces monstres roulants, dans lesquels sont condensés l'expérience de 700 années et l'esprit d'une époque technique, s'appellent : canons d'assaut et chars. Les chars roulent et tirent. Les pièces d'attaque roulent, s'arrêtent, tirent, roulent, s'arrêtent, tirent, et leur grondement, c'est la volonté de percée. L'artillerie lourde, la D.C.A. et les stukas, les pièces et ceux qui les servent, plus mobiles, d'un tir plus précis et d'une portée plus grande que ne l'ont jamais rêvé Gustave-Adolphe, le Frédéric le Grand ou Napoléon, sont guidés par une seule volonté, celle de l'artilleur de tous les temps : venir en aide au camarade de l'infanterie dans sa lutte dure et pénible. Dans ses souvenirs, le célèbre « Durchbruchmüller » dit : « La gratitude de l'infanterie doit être pour l'artilleur d'une plus haute valeur que tous les ordres et toutes les décorations que peuvent recevoir seuls quelques individus au nom de la communauté. »



L'Europe entière connaît

K H A S A N A

L'Europe entière apprécie

K H A S A N A

KHASANA DULMIN PERI

aussi bien que toutes les autres créations KHASANA doivent leur haute renommée uniquement à la constance de leurs vertus. Son nom garantissant déjà la qualité, KHASANA vous apporte un succès mérité.



Dr. Korthaus K.G.
FRANKFURT AM MAIN

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre



*pour toutes catégories
de gaz comprimés et liquéfiés, tels que*

Acide carbonique, oxygène, azote, air comprimé, hydrogène, ammoniacque,
acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

•
Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour
méthane, propane, butane.

AGEFKO KOHLENSÄURE-WERKE

GESELLSCHAFT MIT BESCHRÄNKTER HAFTUNG

Département: Fabrique de soupapes

BERLIN W 62

50 années de pratique,

un travail de la plus haute précision et une construction parfaite garantissent à toute manière d'usage un maximum d'économie et de sûreté.

Signal

*Le théâtre
aux armées
s'en va*

Cliché: Ula-Borchert